

Rédaction-administration : 2, rue Richard-Lenoir,
93 108 Montreuil. Tél : 808.00.80 à 84. Telex :
PRENO A 211.628 F.
Edité par la SPN (Société de presse nouvelle)
Directeur de la publication : Alain Bobbio.
Numéro de la commission paritaire : 46 722.

Imprimé par Rotographie à Montreuil.
Ficcobono (pour le Sud-Est).
Midifax-Toulouse (pour le Sud-Ouest).
• Belgique : 18 Fb • Suède : 2,25 Kr
• Luxembourg : 15 Fl • Italie : 350 L
• Grèce : 22 Dr. • Suisse : 1 Fc
• Portugal : 15 Esc • Algérie : 1,60 Dinar
• Maroc : 2,10 Diram • Hollande : 1 Florin

rouge

quotidien communiste révolutionnaire 1F 80

Rockers
et nostalgie



Lire en pages 5 à 8

**Tanzanie : un franc succès
pour l'impérialisme français**

DE GUIRINGO-HOME

Le représentant de l'impérialisme français n'est pas le bienvenu en Tanzanie. C'est ce que sont venus dire au ministre des Affaires étrangères De Guiringaud une centaine d'étudiants tanzaniens à l'aéroport de Dar-El-Salaam. Décidément la tournée du ministre ne s'annonce guère brillante. violemment attaqué par Samora Machel au Mozambique, il est accueilli par des pancartes hostiles en Tanzanie : « Monsieur le ministre, vous êtes notre ennemi numéro un » ou encore « Les activités de la France en Afrique du Sud sont connues. Allez-vous-en ! »

• A 20 h, hier soir, on apprenait que de Guiringaud annulait sa visite et repartait dès ce matin parce que le gouvernement tanzanien avait non seulement toléré ces manifestations mais n'avait même pas fait un geste pour les désavouer après coup.

Après le coup d'éventail du Bey d'Alger (1830), Fachoda (1898), maintenant Dar-es-Salam (1977) !

Alerte ! les ouvriers et les femmes actives prolifèrent !

Dans les cercles de « spécialistes en science politique », il était de bon ton de professer, il y a encore quelques années, une disparition quasi-physique de la classe ouvrière, en fonction du progrès technique et de l'élargissement du secteur tertiaire. Une constatation neutre, objective qui permettait à ces savants professeurs quelques tirades bien senties sur les « protozoaires marxistes ». Se sont-ils reconvertis ? C'est à sou-

haïter. Une étude de l'INSEE, portant sur sept années — 1968/1975 — signale que toutes les catégories de salariés sont en expansion, un salarié sur deux ou presque étant un ouvrier. Par contre, le chiffre

des exploitants agricoles enregistre une chute vertigineuse — ils ne sont plus aujourd'hui que 9 % de la population active —, la race des... patrons de l'industrie et du commerce s'éteindrait-elle doucement ? Ils ont diminué de 1,9 %.

Mais le fait le plus notable est l'entrée massive des femmes sur le marché du travail. Elles sont responsables de près de 75 % de la croissance de la population active durant ces sept années. Mais elles ne sont plus « petits mains » ; Elles sont OS ou manœuvres. Et si les hommes sont de plus en plus qualifiés, les femmes le sont de moins en moins.

LE PROCES EN APPEL DES 7 DE MALVILLE AURA LIEU MERCREDI A BOURGOIN

Lire en page 3

Adieu Roger !

Souvenez-vous, camarades, de ces hivers lugubres, près du Panthéon, de ces chambres au septième étage, où nous mettions sur nos électrophones Pathé-Marconi ces précieuses cires. Eh oui ! Trente ans déjà que ces histoires, où sentait une contestation timide, mais pourtant lucide de l'ordre établi. Fatigués par Saint-Thomas d'Aquin ou l'impôt sur le sel dans la société belge du XV^e siècle, nous écoutions ce grand conteur, qui a su ouvrir, à toute une génération, les horizons vierges de l'humour. Eh oui ! Cela peut sembler surprenant aux camarades d'aujourd'hui, mais un disque ou un film de Roger Nicolas, c'était comme si nous mettions la tête dehors d'un gros sac de merde. Adieu Roger.

Jean-François Godchau

**En Allemagne fédérale, les trente détenus de la Fraction
Armée Rouge font la grève de la faim et de la soif depuis le 8 août**

Danger de mort pour Gudrun Enslin

« J'ai des hématomes sur tout le corps, j'ai mal aux reins et aux articulations. Surtout, j'ai derrière la tête, à droite, une enflure douloureuse, juste derrière l'oreille. Mon oreille elle-même est enflée. Deux heures après, j'ai de violents maux de tête, mes yeux me font mal, j'ai froid, j'ai envie de vomir, j'ai des troubles de la circulation. Maintenant, cela fait 48 heures que tout cela s'est passé, et j'ai toujours très mal à la tête, malgré les puissants analgésiques que l'on trouve ici.

« Depuis le passage à tabac, nous sommes complètement isolés. Nous ne pouvons plus nous voir ni nous parler. Nous n'avons pas de promenade et le moindre pas dans les couloirs est observé par cinq flics en vert.

« Nous avons pu communiquer à travers la fente de la porte. Nous avons commencé une grève de la faim et avons déclaré que nous poursuivrons cette grève, si dans un délai de quelques heures, les anciennes conditions ne sont pas rétablies dans leur intégralité.

« Je suis sûre que les brutalités et les humiliations d'une telle détention, qui ont rendu Stammheim célèbre dans le monde entier, vont prendre fin, ou alors c'est morts qu'ils nous sortiront d'ici les uns après les autres. »

Le passage à tabac dont témoigne cette détenue du groupe Baader-Meinhof a eu lieu le 8 août, à la prison de Stammheim près de Stuttgart. L'administration a invoqué une émeute des huit prisonniers. En fait, elle n'a cessé de revenir à l'ancien régime dénoncé par Amnesty international comme un mode de torture, d'isolement des prisonniers et qui avait été assoupli. La décision du juge d'instruction de la cour fédérale, prise le 14 août, interdit aux détenus de rencontrer qui ce soit, leur interdit le tabac, les journaux, la radio. Raison officielle : articles de journaux, émissions de radio sont des excitants dangereux



pour leur santé (sic). Ces mesures, consécutives à l'exécution du banquier Pronto, ont été préparées par une intense campagne de presse ; Rebmann, procureur fédéral, déclare : « Je sais que la population n'est pas intéressée si ces gens engagent une grève de la faim et de la soif. La population veut qu'on prenne durement ces gens, qui le méritent vu leurs

crimes brutaux... Les conditions de détention sont légitimes. Pas cette grève. Ils sont, vu les conditions, très bien. »

Ils sont en réalité plus de 30 prisonniers politiques de la Fraction armée rouge en grève de la faim et surtout de la soif depuis le 8 août, dans plusieurs prisons d'Allemagne fédérale. Les avocats de deux détenus de

Stammheim ont tenu hier à Paris, sous l'égide de la Ligue des droits de l'homme, du MAJ et d'autres organisations, une conférence de presse qui est un cri d'alerte : plusieurs détenus sont en danger de mort ; gudrun Enslin n'a pu parler à son avocat que quinze minutes, allongée, et difficilement. Son état d'affaiblissement est effarant et elle perd fréquemment connaissance. Baader n'a pu se déplacer de sa cellule. Siegfried Haag a été nourri de force, à l'aide d'une sonde enfoncée dans les narines, qui a pénétré la trachée artère.

Le danger est d'autant plus grand que le public allemand est convaincu que l'affaire est réglée, jugée, alors qu'appel a été interjeté. Tous les journaux d'informations soutiennent la campagne antiterroriste. Les détenus eux-mêmes ne facilitent pas leur défense, qui maintiennent une attitude sectaire invraisemblable à l'égard d'une extrême gauche qui condamne politiquement les actes de terrorisme. C'est à Paris que les avocats des détenus sont venus crier que l'on torture et que l'on exterme des prisonniers politiques en détention préventive depuis cinq ans dans leur pays. Un pays dont les dirigeants socio-démocrates, et jusqu'à un évêque, ont volé ces jours-ci au secours de l'ex-colonel SS Kappler, évadé d'Italie.

G.M.

M. Thomas

Le ministre de l'Intérieur rend un petit service à la CIA

Philip Agee était, il y a quelques années encore, agent de la CIA. Il le resta pendant douze ans. Douze années durant lesquelles il pu voir de près ce qu'était la « compagnie » et à quoi elle servait. Ecœuré, il quitta la maison et écrivit un livre « Journal d'un agent secret », éditions du Seuil dans lequel il détailla le tout par le menu et conclut par une violente dénonciation de ce service construit pour perpétuer l'exploitation.

Durant tout le temps qu'il fut agent secret, Philip Agee n'eut jamais d'ennuis avec les autorités des pays étrangers dans lesquels il était en poste. C'était en Amérique Latine, mais l'aurait-il été en France que la complaisance des autorités de ce pays n'aurait pas été différente. Ainsi, lorsque Libération publia, l'année dernière, les noms des agents améri-

cains en poste à Paris, la réaction du gouvernement français fut plus que discrète : inexistante.

Par contre, depuis qu'il n'est plus membre de la CIA, Philip Agee accumule les ennuis. Expulsé il y a quelques mois d'Angleterre, où il résidait depuis 1972, il vient de se voir notifier une mesure d'interdiction d'entrée et de résidence en France où il s'était installé depuis trois semaines.

Les raisons invoquées pour l'expulsion ? « Ses activités passées » et surtout, « les conséquences de certaines de ses activités présentes sont susceptibles d'entraîner sur les relations que la France entretient avec certains pays amis ».

ET POURTANT ELLE TOURNE

Communistes chinois et socialistes espagnols à Santiago du Chili

Felipe Gonzalez, secrétaire général du PSOE (Parti socialiste ouvrier espagnol) se rendra au Chili à la fin du mois dans le cadre d'une tournée en Amérique Latine qui le mènera successivement en Colombie, au Chili, au Venezuela et au Mexique.

Au cours d'un séjour prévu pour quatre jours à Santiago, Felipe Gonzalez tentera de rencontrer le dirigeant socialiste chilien Eric Snaeker, actuellement emprisonné, et dont il est l'avocat. Ce sera pour lui l'occasion de s'informer de la situation de nombreux militants emprisonnés ou disparus et de mesurer sur place les effets de la récente « disparition » de la sinistre police politique, la DINA, dont la dissolution formelle a été offerte en cadeau par Pinochet au sous-secrétaire d'Etat américain avant le voyage de ce dernier dans la capitale chilienne.

Pendant ce temps-là, l'ambassadeur de Chine populaire à Santiago a déclaré que son pays désirait « étendre à tous les domaines les relations entre les deux pays, qui avaient toujours été à un haut niveau ». On ne sait pas si les diplomates de Pékin à Santiago ont protesté contre la soi-disant dissolution d'un organisme qui s'était révélé de quelque efficacité contre les agents du social-impérialisme et leurs alliés.

GRANDE-BRETAGNE
Le Front national demande l'interdiction du carnaval antillais

Le dirigeant de l'organisation raciste d'extrême droite Front national vient de demander au ministre de l'intérieur britannique d'interdire la tenue du traditionnel carnaval antillais de Notting Hill, quartier ouest de Londres. Il estime en effet que le gouvernement doit empêcher le déroulement de ce carnaval de gens de couleurs « qui constitue une très forte provocation pour les citoyens blancs ». Après les violents incidents de la semaine dernière à Lewisham et Birmingham, le FN entend relancer sa campagne raciste à l'occasion de ce carnaval. Mais les militants antifascistes britanniques seront là pour les empêcher.

Incarcérée à Naples
Petra Krause entame une grève de la faim

Petra Krause, la militante d'extrême gauche finalement extradée en Italie après plus de deux ans de détention sans jugement en Suisse vient d'entamer une grève de la faim. Emprisonnée à Naples, elle avait demandé à bénéficier de la liberté provisoire en affirmant ne pas vouloir se soustraire à la justice italienne. Celle-ci vient de lui être refusée par le tribunal local. Cette nouvelle grève de la faim risque d'aggraver l'état de santé de Petra Krause déjà fortement éprouvé par son long séjour dans les geôles helvétiques.



Au Pérou, alors qu'une grève générale pourrait avoir lieu la semaine prochaine

Le projet bonapartiste des forces armées est à la dérive

Il y a dix-huit mois, le 9 avril 1976, la junte militaire déclarait l'état d'urgence dans les zones minières et déportait dans les confins de l'Amazonie les dirigeants syndicaux des mineurs, Victor Cuadros et Hernan Cuentas. Il leur était simplement reproché d'avoir organisé des grèves pour protester contre la détérioration du niveau de vie des travailleurs des mines.

Ce raidissement d'un pouvoir militaire, qui s'était donné tant de mal pour apparaître comme « réformiste » et populaire depuis la chute du régime civil de Belaunde Terry à l'automne 1968, était lié à la croissante détérioration de la situation économique. La marge de manœuvre économique et financière du régime ayant disparu, il a bien fallu se résigner à passer par les diktats du Fonds monétaire international pour obtenir les prêts capables de maintenir la machine économique à flot et le pouvoir politique dans sa très relative stabilité.

La question de fond qui se pose aux militaires au pouvoir, est de limiter le « coût social » des nécessaires mesures d'austérité préconisées par les organismes internationaux de prêt. Et sur ce terrain, l'embarras est grand. La junte a déjà usé trois ministres de l'Economie depuis le début de l'année. Après Barrua le technocrate, est venu Walter Piazza l'industriel, et, depuis le 7 juillet, un militaire, dont le seul mérite économique aura été de gérer le stock de carburant de la division blindée dont il était le commandant.

Le général Alcibiades Saenz ne

doit être ministre qu'à son amitié avec l'actuel homme fort du régime et sa nomination traduit l'incertitude des cercles dirigeants des forces armées quant à la politique à suivre.

Il a bien baissé les prix du pain et des haricots et bloqué le prix du lait dès son accession à son nouveau poste, mais cela n'a pas suffi à enrayer la vague de luttes, de grèves, de manifestations et même d'émeutes qui s'était étendue à tout le pays pour protester contre les hausses exorbitantes des produits de première nécessité.

Quand on sait que l'inflation a entamé pour presque 50 % le pouvoir d'achat de la population et que la réserve de devises de la banque centrale ne lui permet pas de couvrir les besoins de plus de trois jours, on imagine l'impasse gouvernementale, sa recherche désespérée de crédits à l'étranger et sa volonté de garantir « l'ordre » en s'efforçant, difficilement, à préserver ce qui lui reste d'image « populaire ».

La grève générale du 19 juillet, préparée depuis le début du mois et dont la chute du ministre Piazza ne fut qu'un épisode, marque la fin d'une période pour la junte militaire :

ANIS NAJAR INSUPERABLE ANISETTE SUPERIOR RON AÑEJO "DON PEDRO" **El Tiempo** NUEVAMENTE EN LIMA Licores CAZANOVE

Publidos al Teléfono 455190 Distribuidores: GUSTAVO EDUREN S.A. Alcantaras No. 740 - Miraflores - Lima - Perú. Teléfonos No. 455190

Mañana Es El "Martes Rojo"
Escalada Comunista Para Capturar el Poder

« Demain, c'est le mardi rouge ! » « Escalade communiste pour s'emparer du pouvoir ! ». Voilà ce que tira le journal de droite « El Tiempo » à la veille de la grève générale du 19 juillet. A défaut d'une analyse raisonnable des prétentions du PC, une peur évidente devant l'initiative des travailleurs.

celle où elle pouvait compter sur la capitulation des directions réformistes pour construire son projet de modèle de développement. Aujourd'hui les tensions sociales liées à la politique d'austérité font craquer l'apparente passivité des travailleurs qui reviennent sur le devant de la scène politique.

Pendant le mois de juin et juillet, le couvre-feu a été décrété à plusieurs reprises dans des villes importantes, particulièrement dans le sud du pays, où l'armée et la police ont fait des dizaines et des dizaines de morts.

Il y a maintenant, pour la première fois depuis des années, des centaines de détenus politiques et syndicaux, et c'est par milliers qu'il faut compter les travailleurs, étudiants, professeurs et dirigeants syndicaux licenciés ou expulsés des usines pour être intervenus dans la dernière grève générale.

Une nouvelle grève générale qui serait en préparation pour le 23 août, ajouterait la demande de libération des détenus et des réintégrations des licenciés à sa plate-forme contre les mesures d'austérité.

R. Dante

Voyage au coeur de la gauche irlandaise

2/ L'éclatement du Sinn Fein officiel

Après la scission de l'aile gauche de l'IRA officielle, en 1974, qui avait amené à la création de l'Irish Republican Socialist Party, tous les problèmes n'avaient pas été réglés. Trois tendances avaient émergées : une tendance économiste, une tendance social-démocrate et une tendance stalinienne dure. Les affrontements armés entre les officiels et l'IRSP d'une part et d'autre part les provisoires au nord (dont le dernier, en juillet, a fait quatre morts) ont eu tendance à figer les divergences et réserver les rangs des officiels.

La perspective électorale qui présidait à leur évolution, et qui les a menés à créer un front, vite détruit, avec le Parti communiste et la gauche du parti travailliste n'a pas résolu ces contradictions. Au contraire. Aux dernières élections, Sinn Féin-le Parti ouvrier (son nouveau nom depuis janvier) s'attendait à avoir au moins deux

députés, et il n'a gagné qu'1 % des voix par rapport à 1973 (soit un peu plus de 4 % des votes) de sorte que les officiels sont considérablement déçus et démoralisés.

Par ailleurs, la perspective de fusion avec le Parti communiste s'est avérée impossible tant que Sinn Fein officiel possédait une aile armée, l'IRA, remarquablement bien équipée mais utilisée uniquement contre les autres groupes républicains. Le fait que l'IRA n'ait pas été dissoute a amené le départ des éléments les plus à droite, comme Mairin de Burca, qui a quitté au mois d'août le mouvement après quinze ans de militantisme au sein du mouvement républicain. D'autres ont rejoint le Parti communiste. La semaine dernière, Thomas Mac Giolla, président de Sinn Fein-le Parti ouvrier, a officiellement annoncé qu'il n'avait plus aucun lien avec l'IRA « qu'un membre de notre organisation

n'a plus le droit d'être membre de l'IRA ». Le même jour, un conseiller municipal officiel de Belfast, Bernie Mac Donagh, était arrêté et inculpé pour possession d'explosifs...

Donc, si l'IRA continue d'exister — et son nouveau chef d'état major est un représentant de la « tendance économiste » — les officiels ont fait un pas considérable en arrière en rejetant la question nationale, à tel point que le Parti communiste considère qu'ils « n'ont plus le droit de prétendre être républicains ». En effet, les officiels ont publié un énorme document, écrit principalement par Eamonn Smullen, représentant de la fraction la plus droite, « la Révolution industrielle irlandaise », dans lequel ils affirment que la question nationale n'est qu'un écran de fumée qui masque la lutte de classes. Révisant l'histoire de l'Irlande, les officiels prétendent que l'impérialisme britannique n'est qu'un ennemi secondaire face à la bourgeoisie nationale irlandaise. Les officiels expliquent que cette dernière a refusé d'industrialiser le pays ce qui a empêché l'émergence d'un mouvement ouvrier fort et dynamique. En conséquence, « l'industrialisation du pays » est une tâche nécessaire et l'on ne devrait pas s'opposer à la présence des multinationales ni à l'appartenance de l'Irlande au Marché commun.

« Cette révision massive du républicanisme », selon les termes du PC irlandais, a provoqué une rupture brutale entre ce dernier et les officiels et semble amener les officiels à « flirter » avec l'idée qu'il y aurait deux nations en Irlande : l'une protestante, l'autre catholique...

Le Parti communiste

En Irlande comme ailleurs, le livre de Santiago Carrillo sur l'« eurocommunisme » a créé des remous. Le PC irlandais a déjà perdu une dizaine de ses cadres ouvriers les plus prestigieux en 1976, qui, sur une « base eurocommuniste », ont créé une petite organisation implantée essentiellement à Dublin, l'Irish Marxist Society. L'éditorial d'août 1977 de

l'« Irish Socialist » (organe du PCI) souligne l'alignement du parti de Mick O'Riordan sur Moscou, et bien que le livre « l'Eurocommunisme et l'Etat » n'ait pas encore atteint l'Irlande (sic !), celui-ci dénonce « ceux qui pour des raisons opportunistes ont cru pouvoir se réfugier dans des positions les plus éloignées possibles de l'Union soviétique ».

Mais le plus symptomatique dans l'évolution du PCI demeure son oscillation entre un front hypothétique avec les officiels et la gauche du Parti travailliste irlandais (qui projette de créer une nouvelle organisation) et un rapprochement avec les provisoires et l'Irish Republican Socialist Party, dans un front unitaire. Trois raisons ont amené le PCI à se rapprocher des « républicains-socialistes » du Sinn Fein provisoire et de l'IRSP : d'une part, les perspectives effrayantes des officiels dont on vient de parler, d'autre part le fait qu'avant les élections de juin au Sud, la répression était telle (on parlait même de l'introduction de l'internement sans procès dans le Sud) que les militants syndicaux et les militants politiques de toutes les organisations de gauche commençaient à en être victimes ; troisièmement le fait que le PC au Nord, traditionnellement plus « nationaliste » estimait nécessaire une attitude plus radicale concernant la question nationale.

Avec la victoire électorale de Fianna Fail et la « lune de miel » momentanée qui la suit, le PC a cru pouvoir se mettre en retrait et méditer sur la meilleure tactique à adopter : renouer les négociations avec le Sinn Fein et l'IRSP pour la construction d'un front dont il n'aurait pas la maîtrise, tenter une nouvelle alliance précaire avec les officiels dont les positions sont identiques à celles de la droite du Parti travailliste, ou continuer seul, en bénéficiant de l'apport de nouveaux membres qui quittent par vagues successives les officiels ?

Ruairi O Conaire

Demain : l'extrême gauche

Rectificatif

Une erreur malencontreuse aura rendu incompréhensible la seconde partie de l'article sur l'Irlande d'hier. En effet dans la seconde colonne, l'article doit s'arrêter à « campagne centrale contre le Parlement européen » et la suite doit être remplacée par le passage ci-dessous : Le Sinn Féin va proposer aux autres organisations une campagne centrale contre le Parlement européen, en liant la lutte contre la crise économique, accélérée depuis que l'Irlande est membre de la CEE, avec la question de l'oppression nationale.

Les discussions en cours entre Sinn Fein, l'Irish Republican Socialist Party, le Communist Party et d'autres organisations plus petites, pour la construction d'un front unitaire, ont été temporairement ralenties. Le Parti communiste s'est brusquement retiré des négociations ; et il semble y avoir une différence entre Sinn Féin et l'IRSP quant à la portée d'un tel front : Sinn Féin préférerait un front restreint au sud, mais qui serait lié avec les autres fronts locaux au nord, tandis que l'IRSP souhaiterait un front « national » qui engloberait les fronts locaux. Quoiqu'il en soit, ces discussions ont déjà porté leurs fruits. D'une part Sinn Féin y a participé avec intérêt et présenté au cours du débat de nombreux documents d'orientation et de discussion, de l'autre un comité de Liaison a été mis en place qui doit permettre à la dizaine d'organisations représentées de mettre sur pied des campagnes unitaires ponctuelles, dont, en particulier, une campagne sur les prisonniers.

L'IRSP pour sa part, durement frappée par la répression toute cette année, semble avoir une influence politique hors de proportion par rapport à sa taille, vis-à-vis des Provisoires, et cette étroite collaboration n'est pas sans rappeler les liens qui existaient entre la vieille Irish Republican Brotherhood (ancêtre de l'IRA) et l'Irish Citizen Army du socialiste James Connolly, en 1916.

Enfin ces tentatives unitaires ont une influence importante sur le développement de la crise au sein des Officiels et du Communist Party ainsi que tentatives de fusion entre les petits groupes d'extrême gauche qui ont, bien entendu, une possibilité d'intervention accrue plus dans les débats politiques et le travail au sein des comités unitaires que sur le plan militaire.

Voyage de Barre

La prochaine fois, Barre

invitera sa femme

Les voyages de Barre et Giscard se sont déroulés comme prévu : anodins, pré-électoraux et démagogiques. Aucune foule pour les accueillir. L'indifférence fut totale. Faut dire que ni Giscard ni Barre ne se sont distingués par un intérêt particulier pour les problèmes des travailleurs des régions concernées.

Les cinq heures meusiennes du président de la République furent l'occasion de quelques déclarations creuses : pour Giscard, l'agriculture se fera « à partir de l'exploitation familiale moderne » et par une politique d'amélioration des structures foncières passant par des « voies libérales organisées. » Profond non ?

Barre a serré des paluches montpelliéraines et lancé un appel aux artisans de l'Hérault pour qu'ils engagent au moins un apprenti. Les jeunes occitans vont être contents : faute d'emploi dans l'industrie, ils vont pouvoir faire dans l'artisanat. Et puis pour élever le débat, le Premier ministre a abordé lors de sa conférence de presse les questions agricoles européennes. Finalement satisfait de son voyage, il récidivera à la fin du mois à Toulouse. Mais cette fois-ci, apprend-on, il emmènera sa femme...

Barre doit croire que les Français vivent en uniforme et gants blancs, car à Montpellier comme ailleurs, on avait mis les petits CRS devant les grands pour l'accueillir. Mais de population point. La municipalité « d'Union de la gauche » avait fait apposer sur le théâtre un grand panneau en guise de statistique ouverte à MM Barre et Giscard retraçant l'évolution du chômage départemental depuis 1974, cela n'empêchera pas les élus, au grand complet de participer aux réunions de « travail » avec Barre. Les élus communistes compris.

Les chiffres sont éloquentes dans l'Hérault. Nous le disions hier. Ajoutons que près d'un salarié sur 7 est au chômage (sinistre record !) et que depuis le plan Barre, ce sont 2 300 chômeurs supplémentaires qui sont allés battre le pavé au pointage. 21 000 chômeurs dans un département qui ne compte plus les entreprises qui ferment. Au mois de juillet dernier, 17 entreprises ont licencié près de 700 travailleurs en fermant leurs portes.

Entre deux sauts d'avion, le Premier ministre n'aura donc vu que la préfecture, des flics et les élus locaux. C'est que la riposte des organisations syndicales a été plus que faible. Elles auraient pu par exemple essayer de mobiliser les nombreux travailleurs en vacances sur les plages voisines, dans les villages de vacances (VVF) ou les campings. Ils auraient trouvé dans une manifestation l'occasion d'oublier leur peau de touristes et de se solidariser avec les indigènes. La CGT s'est contenté au contraire d'un défilé d'une trentaine de bagnoles. Quant aux lecteurs de la Marseillaise, ils ont dû bien s'accrocher pour comprendre les consignes du PC : dans la colonne de droite, on pouvait lire : « Les communistes ne cautionneront pas par leur présence la tournée électorale de M. Barre » et dans celle de gauche : « Les députés communistes participeront à une réunion de travail avec le Premier ministre. » Comprendra qui pourra.

La LCR, l'OCT et les CCA avaient pour leur part, appelé à une diffusion massive de tracts aux abords de la préfecture : riposte minimale vue l'astention des organisations syndicales.

Le 24 août, à Grenoble, neuf heures

Appel pour sept condamnés de Bourgoin

Le procès de Bourgoin qui, le 6 août dernier, vit huit antinucléaires condamnés après la manifestation de Creys-Malville (quatre autres ayant été relaxés), connaîtra une suite le 24 août prochain devant la cour d'appel de Grenoble. Ce jour-là, en effet, Lucien Bechloff, Roland Müller, Lucien Mons (condamnés à six mois de prison dont trois avec sursis), Josef Schweizer, Hans-Peter Jäger, Rudolf Krahenduhl (condamnés à trois mois de prison dont deux avec sursis) et Thérèse Ciramaglia (condamnée à un mois de prison avec sursis) y comparaitront en appel. Le huitième condamné, Hartmut Kuhn, immédiatement expulsé de France après sa condamnation à un mois de prison avec sursis, n'a pas fait appel.

Contrairement à la pratique habituelle, le parquet n'a interjeté appel *a minima* que pour les sept condamnés qui recomparaîtront mercredi. On s'attendait à ce qu'il le fasse pour tous les inculpés, remettant ainsi en cause les quatre décisions de relaxe. C'est d'ailleurs cette crainte qui avait fait hésiter la défense avant de déclencher le mécanisme de l'appel. Cette décision du parquet traduit-elle une volonté d'apaisement ou simplement une élémentaire prudence après la mascarade du procès de Bourgoin ? Quoi qu'il en soit il reste moins d'une semaine pour exiger la relaxe de tous les accusés et mobiliser, sous forme, d'une journée nationale d'action, tous ceux qui ont soutenus les douze de Bourgoin et qui ont été indignés



de la décision rendue. Dans plusieurs villes des initiatives sont en préparation.

Comme lors du premier procès, les condamnés seront assistés par un collectif de neuf avocats auquel se sont joints quatre avocats allemands. Ce collectif définira dans quelques jours la stratégie de la défense, dont les points forts seront certainement la critique de la procédure des flagrants délits et l'utilisation de la loi anti-casseurs. Ce sont, en effet, ces deux « outils » judiciaires qui ont permis les scandaleuses décisions de Bourgoin sans que les faits reprochés aux accusés soient prouvés à l'audience.

Au delà de cet aspect strictement judiciaire, le cas des quatre inculpés allemands, relaxés et immédiatement expulsés après le premier procès, demeure encore entier. Cette décision, prise par arrêté du ministre de l'Intérieur, ne rend que plus grotesque le rôle de la justice

dans toute cette histoire. Reconnus innocents par cette dernière, les inculpés n'en ont pas moins été reconduits à la frontière par le premier. Une façon élégante de dire que ce qu'on leur reprochait n'était que misère par rapport à cet autre reproche : avoir l'imprudence d'être contre le programme électronucléaire français tout en étant étrangers.

G.M.

• Le Comité Malville de Marseille invite toutes les organisations et tous ceux qui le désirent à une réunion pour préparer la campagne de soutien aux condamnés de Bourgoin, à l'occasion de leur passage devant la cour d'appel. Date et lieu : vendredi 19 août, à 18 h 30, TODI, 2, rue Philippe-de-Girard, 13001 Marseille.

L'abondance de l'actualité et la pénurie de papier nous forcent à reporter d'un jour la suite du dossier nucléaire. Nous nous en excusons.

COMMUNIQUE DU BP DE LA LCR

Dans la foulée de la répression meurtrière de Malville, de la campagne xénophobe lancée à cette occasion, et du procès de Bourgoin, le pouvoir prépare un nouveau mauvais coup pour la fin du mois d'août. Le procès en appel des condamnés de Bourgoin est en effet décidé pour le 24 août.

L'expression de la solidarité envers les condamnés de Bourgoin doit prendre un nouvel élan. Dans plusieurs villes, des discussions sont d'ores et déjà en cours pour organiser les initiatives de soutien aux emprisonnés de Malville.

C'est tout le mouvement ouvrier qui devrait se retrouver aux côtés de ceux qui luttent contre le programme électronucléaire du gouvernement afin d'obtenir la libération immédiate de tous les emprisonnés, la levée de toutes les interdictions de séjour et l'arrêt de toutes les poursuites.

Dans toutes les villes de France, cette volonté devra s'exprimer le plus massivement possible.

BP de la LCR

Manifestation lors de la venue de Barre à Colmar

Les ouvriers de l'usine Montefibre de Saint-Nabord, en grève contre 1 039 licenciements, manifesteront à Colmar, le 23 août, lors de la venue de Barre dans cette ville.

D'autre part, la fédération CGT du Haut-Rhin invite l'ensemble de ses sections à participer le même jour devant la préfecture de Colmar à un meeting pour protester contre la politique gouvernementale en matière d'emploi.

Enfin, la CGT et la CFDT ont fait savoir qu'elles ne participeraient pas à la réunion que le Premier ministre aura avec les représentants des organisations syndicales.

Courrier des CCA

A propos de Malville et de la stratégie antinucléaire

On ne peut faire une critique de Malville, de la coordination et du déroulement de la marche et de son résultat meurtrier que si on la ratache à l'histoire même du mouvement antinucléaire. De ce point de vue il faut constater :

— que l'initiative de la lutte antinucléaire a été le fait du mouvement écologiste en 1970-1971 ;

— que pendant plusieurs années elle a été largement sous-estimée par le mouvement révolutionnaire et par la Ligue entre autres ;

— elle a connu un développement particulier par l'entrée dans la lutte des travailleurs CFDT du CEA, puis de La Hague. Ces luttes étant d'une prise de conscience de l'organisation confédérale CFDT ;

— elle reste encore isolée du gros des forces de la classe ouvrière et de ses organisations (quand elle n'est pas directement combattue) ;

— le mouvement écologiste et le mouvement révolutionnaire sont en train de comprendre qu'il ne suffit pas d'organiser au cours de l'été des rassemblements site après site mais qu'il faut construire un rapport de forces global capable de remettre en cause le programme électronucléaire de la bourgeoisie et sa clef de voûte majeure : le surrégénérateur de Malville.

Pour réaliser ce rapport de forces, il faut proposer une série de mots d'ordre transitoire, qui ne soit la propriété d'aucune avant-garde organisée ou inorganisée, mais qui soient le moyen pour tous ceux qui se reconnaissent dans la lutte antinucléaire de faire une avancée collective pour obtenir dans un premier temps le moratoire (arrêt des travaux tant que les conditions de sécurité totale de l'ensemble de la filière ne sont pas réunies et contrôlés par le mouvement écologiste.)

Mais on a pu noter quelques avancées dans le mouvement et notamment en 1974 la candidature Dumont, en 1975 la campagne initiée par le PSU, et le rôle du groupe des scientifiques d'Orsay (GSIEN).

En 1977 la conscience globale a progressé, la LCR avec et c'est tant mieux. Que veut cacher Yvetot aux lecteurs de « Rouge » en caricaturant à ce point la position des CCA à Malville. Yvetot oublie-t-il que beaucoup de camarades des CCA ont milité dans le PSU et que précisément, ils critiquaient l'abandon pratique par la direction Mousel-Depaquit de la lutte antinucléaire pour se faire reconnaître comme sérieux auprès des grandes organisations (CFDT, CGT, PC, etc.).

Nous, aux CCA, nous ne nourrissons pas de polémiques et nous préférons constater l'accord qui permettra une nouvelle avancée dans la lutte antinucléaire. A savoir premièrement, revendication du moratoire (arrêt des travaux), deuxièmement, renforcement de la coordination nationale et internationale du mouvement antinucléaire.

Dans chaque localité, quartier, usine, etc., développons ensemble (les organisations révolutionnaires, les associations locales, les comités de quartier, organisations syndicales de travailleurs, militants PS et PC chaque fois que c'est possible, et bien sûr les inorganisés) la lutte pour l'obtention du moratoire, l'organisation collective de l'autoréduction de 15 % sur les factures EDF, et l'autodéfense contre l'Etat policier et nucléaire.

L'exemple allemand montre que le succès de la lutte est possible, première étape vers l'abandon total du programme électronucléaire.

M. et N. Bultot, secrétariat CCA (Besançon) ;
F. et C. Kowal CCA Essonne, secrétariat CCA ;
R. et M. Ralto, CCA Besançon.

ON VOUS DIT TOUT

Le temps tue

Il ne faisait pas bon se promener à Paris, hier après-midi. Une femme a été tuée par la foudre alors qu'elle traversait la place de la Concorde. L'obélisque et un flic qui se trouvaient à proximité ont été commotionnés.

La deuxième mort d'un maréchal

Chirac a eu cette année l'idée de fêter la libération de Paris. Pour montrer où vont ses préférences, il a choisi la statue du maréchal Leclerc comme monument aux morts. Il ne veut pas qu'on croit que c'est l'insurrection des travailleurs de la capitale qui a chassé les troupes d'occupation. Mais voilà le maréchal a sauté. Des petits plaisantins, nazillons de leur espèce — ils signent « Joachim Peiper » — ont placé une bombe sous la statue équestre du maréchal de la 2^e DB. Chirac a promis de le remettre en selle d'ici le 25.

700 arrestations dans le métro

Les flics n'ont pas chômé cet été à Paris. En une semaine, du 8 au 14 août, ils ont appréhendé 672 personnes pour des délits divers. Dans le cadre de la « lutte contre la drogue », des centaines d'interventions ont eu lieu dans les vingt arrondissements de la capitale. La police a également contrôlé, selon la préfecture, 1 726 rames de métro et effectué 1 637 visites de stations. Elle a interpellé 5 661 personnes qui a abouti à 129 inculpations.

Meurtre raciste à Marseille

Un homme prend son fusil, rameute ses copains qui prennent les leurs, et tout ce beau monde descend dans un café de Marseille où sont réunis des travailleurs algériens qui fêtent le début du ramadan. Bilan : un mort, algérien, bien sûr, et un blessé, algérien également, passé à tabac à l'aide d'une chaîne.

Version de la police : les immigrés faisaient du bruit ce qui a énévité les non-immigrés. Version de l'AFP : rixe à Marseille, un immigré mortellement blessé, le meurtrier sérieusement arrêté.

Version « Rouge » : un raciste surmené est passé à l'acte.

Faut pas être mesquin



Une jeune femme, armée d'un pistolet et de beaucoup de sang-froid, a commis un hold-up dans une bijouterie marseillaise, mercredi dernier, en plein jour. Elle s'est aimablement fait remettre 100 000 F de bijoux et 4 000 F en liquide avant de repartir tranquillement à pied.

Son frère jumeau opérait le même jour à Montigny-les-Metz (Moselle) avec la même technique, mais dans une banque. Mais comme cette fois, il n'y avait pas de bijoux et que le caissier ne pouvait lui remettre que 4 000 F, le voleur refusa poliment l'argent, murmura : « Ça vaut pas le coup », et repartit, tranquillement à pied. Moralité : faut pas confondre un œuf avec un bœuf.

L'Occitanie au Larzac

Décider et contrôler au pays

Sur le plateau du Larzac, le meeting et le carrefour sur l'Occitanie et les minorités nationales n'ont pas eu moins de succès que ceux sur les luttes ouvrières, paysannes et antinucléaires, ou contre l'armée. Le meeting a permis de mesurer la voie convergente des diverses composantes du mouvement occitan. Ainsi Volem viure al pays, Lutte Occitane et les Cahiers Occitane rouge ont marqué leur détermination à faire du mot d'ordre « Vivre et travailler au pays » une exigence concrète s'imposant au PC et au PS qui, aujourd'hui, flattent le « régionalisme » à peu de frais.

C'est l'éventualité de l'accès de l'Union de la gauche au gouvernement qui dominait les débats. Et le forum de dimanche matin a utilement servi à mesurer quel contenu pouvait prendre la revendication autonomiste après mars 1978. Certains camarades de VAP estimaient nécessaire de faire un préalable des formes institutionnelles de l'autonomie, de préciser les modes d'élection ou les circonscriptions territoriales des assemblées promises par le Programme commun pour que l'Union de la gauche ne puisse faire machine arrière une fois installée au ministère de l'Intérieur.

Nos camarades des « Cahiers Occitane rouge » ont défendu une autre position : à partir de l'idée qu'il fallait « contrôler et décider » au pays, ils proposent de définir les pouvoirs de l'assemblée régionale, d'imposer qu'elle ait le droit de veto sur tout ce qui concerne le mode et le cadre de vie des travailleurs vivant en Occitanie, faire en sorte que les élus à l'assemblée appliquent un programme discuté à la base par les organisations ouvrières, les comités d'action viticoles, les comités de quartier, afin que ces élus soient responsables et révoquables devant ces organes de base. C'est le seul moyen, disent-ils, pour approfondir le contenu démocratique que l'autonomie sans que celle-ci serve à un vague régionalisme, rouage modernisé du vieux système notabiliaire des conseils généraux de l'Union de la gauche.

Le Larzac aura donc été un moment important et positif de la discussion fraternelle entre tous les « minoritaires d'une nation française » qu'il faut s'attacher à défendre, comme il a été dit au meeting de samedi soir. En Occitanie, l'idée de rencontre fédérant tous les courants, comme au Larzac, fait son bonhomme de chemin.

Correspondant Montpellier

L'assassin n'était pas l'assassin

Bon, c'était une erreur. Walter Folie, italien de 30 ans, inculpé mardi dernier de l'assassinat des époux Broderick, ces touristes anglais tués la semaine dernière dans le Var, n'était pas l'assassin. Le témoignage d'une amie, venue dire mercredi au juge d'instruction, que la nuit de l'assassinat, Walter Folie l'avait passée avec elle, a renversé toutes les belles constructions journalistiques.

Notamment les marseillaises. Mercredi, les trois quotidiens de cette ville publiaient une photo à la une, celle de Folie, l'Italien Folie, l'objet d'un arrêté d'expulsion, Folie, le déjà condamné pour vols, Folie, bref, l'assassin idéal.

Le lendemain, « tout s'effondre », dit « la Marseillaise », sous l'effet d'un « coup de théâtre », dit « le Provençal », qui fait que « l'inculpé a un alibi », dit « le Méridional ». Et suivent des articles alambiqués qui s'appesantissent sur les doutes pesant sur l'inculpation antérieure. Et suivent de sordides plaisanteries sur l'esprit « chevaleresque » de Folie qui voulait laisser sa compagne hors de l'affaire. Petite pirouette et silence.

Attendent-ils que les flics rappellent pour leur dicter l'article de demain et leur amener la photo d'un autre « coupable » ?

M.S.

Après l'accord du 16 août

L'ETAPE DU « PARISIEN »

• D'autres batailles sont à venir

Georges Ségué visiblement satisfait au milieu des travailleurs du « Parisien libéré » manifestement heureux : c'était hier à la Bourse du travail de Paris l'épilogue du conflit du « Parisien ». La CGT et sa fédération du Livre avaient invité l'ensemble de la presse écrite et parlée à fêter ce

Le caractère boiteux de l'accord signé définitivement le 16 août explique aisément cette variété d'appréciations. Nous l'avons signalé hier : tous les ouvriers du Parisien — loin de là — ne seront pas repris à la nouvelle imprimerie du groupe ; ceux qui travailleront aux Messageries courent le risque d'une déqualification ; ceux de l'imprimerie de Saint-Ouen travailleront côte à côte avec une section FO... Autant de faits qui permettent d'apprécier l'accord de manière critique. Mais à ne considérer que la lettre de cet accord comme semblait le faire l'article de Rouge d'hier, on court le risque de passer à côté de l'essentiel.

Le compromis finalement intervenu est le résultat d'une lutte tenace, opiniâtre, d'une ampleur jamais connue en France. Ce qui explique que son écho a très rapidement dépassé les limites de l'entreprise. Elle est devenue la lutte de toute une profession, le Livre, mais aussi un point de repère — sinon un exemple — pour d'innombrables travailleurs à travers le pays. Ainsi l'avait d'ailleurs voulu le pouvoir, dès le début du conflit, puisqu'il s'est quasi immédiatement rangé, derrière Amaury, certaines rumeurs ayant fait état de financement secret. L'objectif avoué de l'un comme de l'autre était de mettre à genoux les travailleurs du Livre dans l'un de leurs bastions pour faciliter la restructuration sauvage du secteur préconisée par un plan, dit plan Lecat.

Ils n'ont pas réussi. Des coups sévères ont été portés à la FFTL, mais l'hallali n'a pas sonné, malgré les tentatives de dernière minute du Premier ministre. Le rapport Mottin,

que « l'Huma » d'hier appelle le « succès », en ajoutant tout aussitôt : « Succès que l'on tente aujourd'hui de minimiser. » Et il est vrai que les commentaires sur la lutte de ceux du « Parisien » sont pour le moins divers.



du nom du médiateur nommé durant le conflit, était sans doute le symbole de ce à quoi l'on voulait réduire les travailleurs du Parisien : il ne concernait que 173 d'entre eux, une vingtaine seulement étant repris au Parisien. L'accord du 16 août concerne plus de 400 d'entre eux, 112 retournant au Parisien. A l'aune de ces éléments, le compromis final prend un éclairage nettement plus positif.

Alors, « victoire exemplaire » comme a titré l'Humanité ? « Combat qui fera date » comme l'affirme le bureau confédéral de la CGT ? Voire. Cet accord acceptable est intervenu sur un fond de reculades constantes du syndicat du Livre, face aux patrons de la presse et de l'imprimerie. Pour n'avoir pas voulu prévoir à temps les problèmes posés par la modernisation, pour n'avoir pas voulu — rançon du poids de la bureaucratie dirigeante — préparer les travailleurs du Livre à la riposte par un large débat démocratique,

pour n'avoir pas placé au premier rang le mot d'ordre « pas de licenciements », plutôt que de mener, durant longtemps, une bataille corporatiste de refus de toute modernisation, la FFTL s'est condamnée à une lutte défensive dans les plus mauvaises conditions. « On recule... pied à pied » comme le constatent parfois amèrement des travailleurs du Livre.

La bataille du Parisien et la formidable ténacité ouvrière qui l'a rendue possible sont à la fois une sonnette d'alarme et un encouragement. La FFTL n'est pas brisée, la combativité des travailleurs semble intacte. Il est probable que les patrons de presse vont patienter quelque temps avant de lancer une nouvelle offensive. Toute la question est de savoir si la FFTL saura mettre ce répit à profit. Le Parisien n'est qu'une étape. D'autres batailles décisives sont encore à venir.

E. Eauvives
B. Morton

Dans Syndicalisme-hebdo cette semaine

La CFDT sur le Parisien et Lip

Dans le numéro de cette semaine de « Syndicalisme », hebdomadaire de la CFDT, Guy Lorant fait l'historique du conflit du « Parisien li-

béré ». Il apprécie l'accord du 11 juillet dernier comme une « victoire incontestable ».

« En quoi le conflit nous concerne-t-il, interroge Guy Lorant, alors qu'il oppose avant tout le livre CGT et plus particulièrement son syndicat parisien, à une direction de choc ? C'est une question, qui, reconnaissons-le, est parfois posée par des militants CFDT. » La CFDT, explique-t-il, « ne s'est jamais trompée d'adversaire... et ne pouvait pas ne pas être solidaire des travailleurs en lutte contre un patron de droit divin ». Puis il rappelle les nombreuses interventions de la confédération pendant la lutte. Sur le monopole syndical, Guy Lorant écrit : « Quand la CFDT affirme que ce n'est pas seulement à un problème de monopole que s'en est pris Amaury, elle est d'autant mieux placée pour le dire qu'elle a toujours été contre tout monopole

syndical. Par attachement au principe de la liberté : tout travailleur a le droit d'être syndiqué à l'organisation de son choix ou même de n'être pas syndiqué. Parce que les différents courants du mouvement ouvrier doivent pouvoir s'exprimer dans ce secteur comme dans les autres. Et surtout parce que la pratique souvent corporatiste des travailleurs du Livre CGT ne nous paraît pas être de nature à résoudre les graves problèmes qui se posent dans cette branche. D'autre part, ce n'est pas aux patrons mais aux organisations syndicales qu'il appartient de régler cette question. »

Dans le même numéro, un article sur Lip cite un communiqué de la Fédération générale de la métallurgie (FGM), à laquelle est affiliée la section CFDT-Lip : « La FGM réaffirme que des solutions de relance existent, qu'elles sont viables et garantiront l'emploi. C'est pourquoi, en étroite liaison avec la section syndicale, le syndicat et l'union régionale, la FGM poursuit ses efforts, notamment dans cette période de report de la décision du tribunal de commerce de Besançon au 12 septembre, pour permettre une solution industrielle compatible avec l'intérêt des Lip et l'intérêt national. » A l'égard du débat engagé par les Lip sur la poursuite de la lutte, sur l'orientation actuelle, ou le tournant vers une association ou coopérative ouvrière, la FGM semble

rester favorable à une « solution industrielle », si l'on entend cette formule comme faisant recours à l'industrie privée ou aux pouvoirs publics, sans que pour autant elle ferme la porte à une autre éventualité. Signalons enfin un dossier de deux pages sur les accidents du travail : « Les jeunes et les immigrés au premier rang ».

La CFDT : le plan Barre n'a réglé ni le problème de l'inflation ni celui de l'emploi

Commentant les chiffres officiels du chômage en juillet (1 180 000), la CFDT estime qu'ils confirment les prédictions pessimistes qu'elle avait faites au démarrage du plan Barre.

La commission exécutive de la centrale déclare à ce sujet : « En septembre 1976, au moment où était lancé le plan Barre, la CFDT a dit que ce plan conduirait, fin 1977, à la situation laissée par Chirac, augmentée de 300 000 chômeurs. En juillet 1977, cette augmentation atteint déjà 200 000. Ainsi, la politique menée par le gouvernement depuis septembre 1976 n'a rien réglé, ni en matière d'inflation, ni dans le domaine de l'emploi. »

EN LUTTE

Sidérurgie : immigrés, premiers visés

Six mille travailleurs immigrés vont, dans les prochains mois, être visés par des mesures de licenciements dans la sidérurgie de la France entière, a annoncé hier, la fédération CGT de la métallurgie au cours d'une conférence de presse. En Lorraine, à Usinor Thionville et à la Chiers Longwy, 800 immigrés ont déjà reçu leur lettre de licenciement. « Ces mesures sont des mesures réactionnaires, ont indiqué les responsables de la CGT, car il s'agit de licenciements prioritaires et racistes d'une catégorie de travailleurs. Pour cela, le patronat a mis en place, notamment en Lorraine, avec l'aide du parti giscardien, une organisation, le Front de libération sociale, qui prépare le terrain en affichant des mots d'ordre tels que « la Lorraine aux Lorrains ». Ils ont dénoncé d'autre part l'attitude de Force ouvrière : « Notre fédération accuse formellement Force ouvrière de complicité avec le patronat en prenant la responsabilité de briser le front syndical des cinq organisations et en négociant en secret. » Rappelons que Force ouvrière est la seule organisation syndicale à avoir signé avec le patronat une « convention sociale », qui planifie en fait les licenciements.

Les wagons restaurants aussi licencient

Jadis, dans un train, si vous aviez faim, vous mangiez au wagon restaurant avec serveurs, maîtres d'hôtel, et tout et tout. Aujourd'hui, se répandent de plus en plus les « selfs » ou les « plateaux », comme dans les nouvelles rames « Corail ». Une forme de rentabilisation comme une autre. Qui dit rentabilisation, dit licenciements. Selon les syndicats CGT de la compagnie des wagons lits, 141 emplois de titulaires vont être ainsi être supprimés. Oui, dit la direction, mais nous créons 171 emplois nouveaux, vous y gagnez. Un tout petit détail : comme par hasard ces 171 emplois sont tous de classifications et de rémunérations inférieures aux 141 précédents.

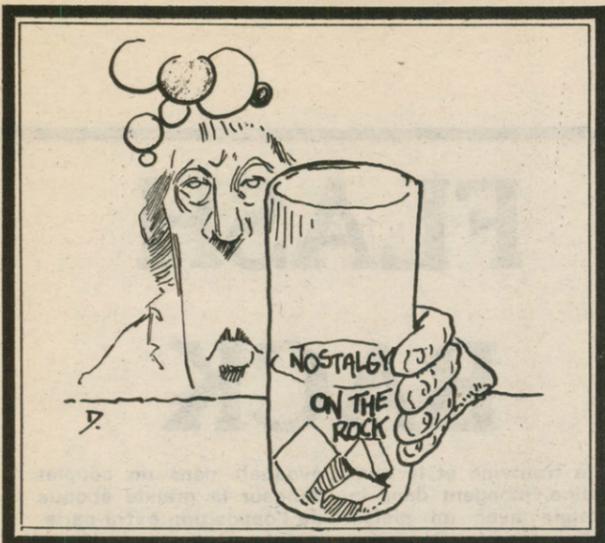
A Berre, 500 emplois et non 1 000

La fédération unifiée des industries chimiques et du verre (FUC) CFDT déclare, dans un communiqué, que les investissements envisagés par les sociétés chimiques (Shell-Chimie et PUK notamment) et du verre (BSN) ne contribuent pas à réduire substantiellement le chômage dans ces branches. Ainsi la construction d'un vapocraqueur de 350 000 tonnes d'éthylène à Berre n'entraînera que la création de 500 emplois, au lieu des 1 000 annoncés, affirme la fédération qui critique l'aide « massive » allouée « sans contrôle » à ces sociétés par l'Etat.



Week-end plein à Martigues

Aujourd'hui, vendredi, le Gruppo Operaio e Zekin, une troupe de Naples : tout ce qu'on fait de plus beau en matière de théâtre populaire. Samedi soir : « Ulysse », sur la place de la Couronne par le théâtre de Liberté et « Cialameda », chant profond de la Corse sur la place Mirabeau. Dimanche : joutes et jeux d'eau le matin ; sardinade à midi ; concert, jeux, parades tout l'après-midi ; le soir, « Ode au pays martegal », pièce montée pendant le festival et jouée un seul soir.



Elvis Presley est enterré

CAUCHEMAR AMERICAIN

Les ateliers de pressage qui sortaient 100 000 exemplaires de son dernier 33 tours par jour, travaillent maintenant 24 heures sur 24. Ce n'est pas le moment de faiblir, quand le cadavre sera froid, ce sera trop tard. RCA, sa compagnie de dis-

ques affirme qu'elle avait vendu 500 millions de disques. S'ils s'y prennent bien ils peuvent en fourguer 100 millions de plus. Ils ont bon espoir. Mercredi, 250 000 exemplaires de « Moody blue » se sont arrachés. Dans certains magasins, on était prêt à s'étriper pour avoir le dernier exemplaire. D'autant plus étonnant que ça doit être une sacrée soupe. La psychologie des foules est nécrophile. Il est encore plus grand mort que vivant. Ça marche toujours dans notre civilisation de croque-morts. Mercredi à Memphis (Tennessee), des milliers de personnes se sont marché sur les pieds pour balader leur œil sur la dépouille. Costume de velour crème, chemise bleue et cravate argent, quelle allure dans son cercueil de cuivre. Les évanouissements et les crises de larmes furent nombreux. Beau gâchis de rêves et d'espoirs fourvoyés.

Les hôteliers et les restaurateurs de Memphis affichent des sourires radieux. A Montréal, une agence de voyage a loué un DC 8 d'Air Canada pour les fans de 16 à 70 ans. Elvis

est mort, le business continue. Un de ses anciens gardes du corps se prépare à faire fortune par la vente de ses mémoires. Il a bien amorcé la pompe en prétendant qu'Elvis se droguait à la morphine et avalait toutes sortes de pilules. « Il se piquait dans le bras ou la jambe avec des petites seringues en plastique. » Il affirme également que le « King » avait une fascination pour les armes à feu et qu'il lui est arrivé d'acheter 32 pistolets en un seul mois. Il possédait une mitrailleuse et un fusil M 16 et portait parfois trois revolvers sur lui, dont un dans sa botte quand il chantait. « Est-ce que ma guitare est un fusil ? »

chante Higelin. Le docteur Freud doit bien avoir une explication.

Le rêve américain d'Elvis Presley, l'ancien camionneur devenu riche, finit dans le cauchemar d'une nuée de pleureuses et de pleureuses, dans l'odeur des hot-dogs et des hamburgers. Dans l'odeur du sang aussi. Un conducteur fou est entré dans la foule. Une femme et deux fillettes ont été tuées. Pour la mort de James Dean, il y avait eu des suicides. Presley, pour le moment, se contente d'un accident de la route. Des morts toquardes pour une vedette en toc.

David Freiman



« L'équipée sauvage » de Lazlo Benedek. Brando, le premier « Hell Angels ». Modèle vénéré des rockers. Presley posera un jour sur une Harley Davidson, mais avec de l'or partout. Elvis, c'est du toc.

Pas politique, la mort de Presley ?

« Elvis Presley symbolisait la vitalité, l'esprit de rébellion et la bonne humeur des Etats-Unis. Sa mort prive le pays d'une partie de nous-mêmes. Il était unique et irremplaçable. Il avait fait irruption sur le devant de la scène, il y a plus de vingt ans avec un impact sans précédent et qui probablement n'aura jamais d'égal. Sa musique et sa personnalité, fusionnant dans la « country music » blanche et le « rythm and blues » noir, a modifié d'une façon permanente la culture populaire américaine », a déclaré le président des Etats-Unis, J. Carter. Il n'a pas dit que ça tombait bien que ce soit un Blanc qui réalise cette synthèse, mais c'est implicite. En plus, Elvis adorait le beurre de cacahuètes.

Quand il faisait son service militaire en Allemagne, le Neues Deutschland, organe du SED, le Parti communiste d'Allemagne de

l'Est, le dénonçait comme un agent de propagande de la guerre froide. La coexistence pacifique adoucit les mœurs. La presse polonaise lui décerne maintenant la couronne de « roi incontesté du rock » et consacre de nombreuses colonnes admiratives à sa carrière. Politika, en Yougoslavie, parle de « l'idole de toute une génération qui révolutionna par son originalité le « show business » américain et suscita parmi les jeunes du monde entier une véritable « Elvisomanie » ». Libération lui a consacré six pages dont une fautive déclaration de Krivine où celui-ci montre son ignorance crasse. Depuis, il a demandé à écouter un disque.

Avec tout ça, on a oublié de parler de la mort de Roger Nicolas. La mort de Roger Nicolas ? Ce n'est pas politique ça !

D. F.

Walk on the wilde side

Suite de la page 8

— G. : En principe, c'étaient des petites ouvrières, des apprenties, beaucoup de couturières, des petites OS qui bossaient aux machines. A Saint-Ouen, y avait beaucoup d'usines dans ces années-là. A 14 ans, les gonesses, elles allaient bosser, après l'école...

● 1964-1965, c'est l'apogée, mais aussi le début de la fin des grandes bandes ?

— G. : Oui, vers 1966, 1967, toutes les bandes se sont estompées à Paris. La Bastille ça a été la plus vieille bande qui est restée. Le rock c'était fini. Là, y avait toujours les motos. Y avait aussi les mecs de Voltaire qui roulaient qu'en Harley. C'était déjà des vieux.

● Est-ce que vous étiez à part ?

— G. : A l'époque, les gens avaient plus peur que maintenant. Les mecs savaient que tu bossais. Maintenant, y savent que la plupart bossent pas. Les gens savaient que tu travaillais toute la semaine, que t'étais super-violent quand tu sortais. Maintenant, c'est vrai que la plupart des gens nous prennent pour des cons : y en a tellement qui portent des cuirs... A l'époque, les gens le pensaient peut-être, mais ils te le disaient pas. On allait dans les cafés, comme « chez Jean », rue de la Roquette, on était super-aimés.

● Des cafés-ghettos ?

— T. : Non, c'étaient des troquets de quartiers : la Bastille, c'est un vieux quartier de Paris. Tous les vieux du quartier on connu ou entendu parler des « apaches », des truands, des voyous quoi... Les mecs ont tous plus ou moins magouillé dans leur vie. C'était pas comme en ban-

lieu, on y avait des mecs qui arrivaient de province, qui n'avaient jamais connu les bandes. Les vieux qui venaient jouer aux cartes ou au billard nous serraient la main : ils savaient qu'on était peignards. Ils avaient connu eux aussi les bastons au Balajo, rue de Lappe. A l'époque, beaucoup de rockers aimaient bien aller dans le « paso doble » au Balajo.

● La rue de Lappe, c'était pas tout à fait une bande ?

— G. : Oui et non. On s'est branché aux puces à Saint-Ouen. Les mecs avaient des Harley ; style Hell's Angels, assez dépouillés : ça nous plaisait ce style. On a décidé de faire un club. C'était tous des mecs du centre de Paris. On a pris un local, rue de Lappe : c'était pas un club déclaré, c'était pour nous. Y avait peut-être 40 mecs à Lappe dont 10 bossaient. Les mecs n'ont jamais tellement travaillé dans un taf déclaré. Ils ont magouillé un peu partout. Y en avait un qui s'appelait Momosse, qui est maintenant peintre, qui vend des tableaux chers, et qui habite dans le XVI^e. Il venait là comme ça. Y en a qui revendaient de la came, y a eu des braquages, y avait des mecs qui devenaient complètement barges. Une bande a duré très longtemps : les « Anges Crimée »... Eux, c'étaient vraiment des Hells. Aujourd'hui, à Malakoff, des petits jeunes reprennent le style : trois anciens sont restés, ils ont fait un club qui a ses propres couleurs.

● Pendant cette période, la « délinquance » continue, par intermittence, mais ça devient plus sérieux en ce qui te concerne, tu bosses ?

— G. : Oui, je bossais. Je bos-

sais même pas mal. De temps en temps, on se faisait une bagnole, une petite usine, où y avait des coffres. On démolissait les coffres à coups de pioches, pas le matériel du professionnel, jamais beaucoup de pognon. En définitive, dans ces petits casses, on n'a jamais rien récolté. Il fallait passer la nuit entière pour ouvrir un coffre à la pioche : on trouvait des papiers, des carnets de chèques, on savait même pas qu'on pouvait s'en servir. Les particuliers, les maisons, c'était déjà plus intéressant.

● Et après ? Combien de séjours en prison ?

— G. : Tentative de braquage, coups et blessures, vol, attaque à main armée, etc. Là, ça n'avait rien à voir avec « Lappe » : c'est moi seul. Une période 18 mois à Rouen en semi-centrale, et puis après 6 mois, depuis, de nouveau 4 mois. Et j'ai été arrêté les conneries ; parce que quand t'as été à Rouen, il faut être barge pour y retourner.

● En 1968-1972, le rock est oublié, et la moto commence à devenir un objet de consommation...

— G. : On en avait rien à foutre. Nous, on roulait qu'en Harley. On essayait toujours de se réunir pour écouter la musique qu'on aimait : on se savait pareil. Y avait de la musique pop partout où qu't'allais. En principe, les mecs qui aiment le rock mettent les cuirs, les bottes et tout. Y a des vieux rockers qui ont quarante balais, ils aiment toujours le rock n'roll et y s'habillent pareil. Ils ont toujours été comme ça, ils seront toujours comme ça, ils aiment ça, ils seront toujours comme ça. Moi, je m'habille comme ça depuis 10 ans, mode rétro ou pas, je continuerai. N'im-

porte comment, une mode ça dure pas 20 ans.

● Est-ce que ce n'est pas aussi l'attrait des Etats-Unis ?

— T. : Oui, bien sûr. Mais tous les jeunes aujourd'hui sont attirés par les « Etats ». Pas seulement nous. Y a d'ailleurs des mecs qui ont acheté leur bécane aux « Etats ». De toute façon, c'est pas avec des fringues françaises que tu vas t'habiller. Qu'est-ce qu'y a en France pour être rocker ? Le problème, c'est qu'avec la mode, ça matraque. Un Levi's ça valait pas cher, maintenant ça vaut 15 sacs. Un cuir on le payait 15 sacs, aujourd'hui tu le payes 700 bardas.

Quand y avait les ricains, tous les machins américains valaient pas cher. Une Harley coûtait pas très cher. Aujourd'hui, ça vaut très cher : mais c'est pas à cause de ces guignols pleins de sous qui s'en payent, qu'on va pas en acheter. On bossera plus, c'est tout.

● Le rock n'roll, c'est fini ?

— G. : Je sais pas, peut-être. Le rock comme dans les années 1950-60, je crois pas que ça pourra recommencer. Bien sûr, avec la mode, les mecs connaissent maintenant Budi Holly, Cochran, Vincent... Les disques ressortent. Y en a qui s'imaginent tout connaître parce qu'ils ont entendu un disque ou deux. Le hard-rock, le punk-rock, tout ça, c'est de la merde. Ce qui me fait chier c'est toutes les conneries qu'on raconte sur les rockers. Pour nous, à l'époque, le rock, ça voulait dire quelque chose : on connaissait pas l'anglais, mais le rythme et le sens des paroles, on le sentait. Ça collait bien avec notre style de vie. Notre vie, elle a pas changée, on continue...

La MJC des Deux Portes lutte pour son existence

Une soirée de solidarité demain

La maison des jeunes et de la culture-théâtre des Deux-Portes, expulsée de ses locaux, il y a une dizaine de jours par les flics aux ordres de Chirac, continue à lutter pour sa survie.

Forts du soutien et de la mobilisation des très nombreux adhérents et sympathisants du XX^e arrondissement de Paris, ils poursuivent leur action. Le conflit dure depuis deux ans. Le coup bas porté en plein mois d'août a suscité de nombreuses protestations. La solidarité s'organise.

Hier, les responsables de la MJC-théâtre des Deux-Portes ont tenu une conférence de presse dans ses locaux provisoires au 9, rue Monte-Cristo, Paris XX^e, pour annoncer les initiatives en cours.

Demain, samedi 20 août, aura lieu une soirée de solidarité au théâtre Paris-Nord (16, rue Georgette Agutte, Paris XVII^e, tél : 228.43.42). Ces « six heures pour la culture à Paris » comptent d'ores et déjà avec la participation de nombreuses personnalités de la danse, de la musique, du cinéma et du théâtre, tels que Catherine Ribeiro, Mouloudji, Moustaki, etc.

Les responsables, le personnel, le comité de soutien entendent garantir la poursuite de toutes les activités de la MJC et pour cela exigent le retour dans ses locaux de la rue Louis Lumière, l'attribution des subventions nécessaires au maintien de l'ensemble des activités d'animation, d'éducation populaire et de création. Ils dénoncent encore une fois l'attitude de Chirac, qui tout en parlant de soutien à la culture frappe chaque fois qu'une initiative indépendante s'enracine en liaison avec la population d'un des quartiers les plus populaires de Paris.

Puisqu'on leur refuse un local, les responsables et adhérents de la MJC-théâtre des Deux-Portes s'exprimeront désormais dans tous les lieux publics de leur quartier, ainsi que dans les théâtres périphériques de Paris, grâce au puissant courant de solidarité dont ils jouissent après l'expulsion.

Samedi, donc, rendez-vous avec eux au théâtre de Paris-Nord. Permanence téléphonique : 228.43.42.

C'est arrivé par la poste

Higelin apologiste du viol

Mardi 4 août, Jacques Higelin se produit à Cahors. Nous, grands naïfs, on fait une vente. A l'entracte, on est entré. On a vu le « grand tragédien du rock » (la Dépêche, journal local). On sait bien que cette musique, née dans les banlieues ouvrières est l'expression de la révolte de la jeunesse, etc. On sait qu'à la Ligue, on aime bien Higelin et qu'on déteste Sardou. On est pas plus stupides que la moyenne, on voulait, nous aussi, aimer.

On est donc entré, et on a vu un petit bonhomme au visage sympathique, hurlant : « Une vraie femelle qui va te faire flipper » et, mettant la guitare entre les cuisses, il mime un immense phallus électrique. Tout le jeu de scène manie les mêmes ficelles : la violence et le sexe. Les deux se conjuguent dans un appel au viol.

Vous nous direz qu'on n'a rien compris, Jacques ne fait là qu'exprimer les sentiments, le climat des banlieues... Mis à part qu'il n'est pas le premier banlieusard venu, le recul qu'il a n'excuse pas tout. Autant on peut comprendre qu'un jeune soit spontanément phallo, autant on doit condamner qu'un chanteur chante la phallocratie. Tout comme on peut comprendre qu'après le meurtre d'un enfant... les parents veuillent spontanément la tête du coupable. Mais on taxe Sardou de facho, quand, reprenant ce sentiment, il appelle au lynch. Higelin méprise les femmes, Higelin appelle au viol.

« Je livre mon cœur sec à ton cruel amour — ma gorge — rien de meilleur pour s'entendre que de me laisser te le faire, elles tombent en transe, une vraie femelle qui va te faire flipper. » (Higelin) Higelin se dit de gauche. Higelin est un apologiste de la phallocratie. Les féministes radicales disent : « Contre le viol : castration. » Nous aurions envie de dire : « Contre l'appel au viol, coupez l'électricité. »

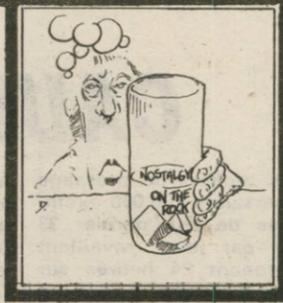
Des lectrices et des lecteurs

Higelin ne se dit pas de gauche. Higelin chante du rock'n roll comme personne en France. Il n'y a pas plus phallocratique que le rock'n roll. Phallocratisme et appel au viol, cela fait toujours deux, sauf à considérer que le phallocratisme ambiant est un appel permanent au viol. C'est un peu vrai, mais à ce niveau de généralité, il faudrait castrer tous les mâles. Et boycotter le rock'n roll. Higelin n'a pas la ligne juste, il est même capable de détourner l'Internationale en samba, mais, non, Higelin n'appelle pas au viol. Higelin joue les loubards. Higelin joue avec la vie. Higelin a un humour qui masque un vrai désespoir. « C'est la crise aujourd'hui, demain ce sera mieux peut-être... » Il n'y croit pas.

D.F.



Johny et Sylvie, couple modèle de « Salut les copains ».



Le dernier tube sur les ondes de nos radios s'appelle « Rock collection ». C'est un petit morceau de rock-nostalgie qui remet en mémoire quelques airs de nos vingt ans : Dylan, Beatles, Bee Gees...

La nostalgie, donc, est à la mode. Elle est souvent l'expression de l'impuissance, du désarroi face au présent, elle est parfois le passé enrichi, éclairé, comme nous l'avons senti au fil du livre de Simone Signoret, « La nostalgie n'est plus ce qu'elle était ».

Il n'y a pas d'âge pour la nostalgie ; il suffit de se sentir vaguement vieux ou, ce qui est souvent la même chose, de sentir l'histoire peiner un peu dans les côtes...

Aujourd'hui, nombre de « gauchistes », « enragés » de Mai 68 qui oscillent en-

tre la trentaine et la quarantaine, plongent dans la nostalgie avec un plaisir indéfini, trouble. Dans son roman autobiographique, « les Déracinés », l'ancien directeur d'« Actuel », J.-F. Bizot refait la route avec ceux qui se sont trouvés au carrefour de la dérive sociale et de l'éveil militant. D'autres, parés du titre d'anciens barricadiers, revenus de tout, errent sur les chemins de traverse d'une philosophie de la déception qui les conduit de Mao à Raymond Aron.

Le souvenir ritualisé devient folklore et le titre d'ancien combattant des aubes nouvelles un alibi pour ceux qui ont perdu le goût de la lutte. C'est un grand chanteur allemand contemporain, Franz Joseph Degenhardt qui (avant de retrouver lui-même le chemin de la modération)

évoquait dans un couplet vengeur la grande époque de l'opposition extra-parlementaire allemande (66-68) et les lendemains qui tiédissent :

« Que cela restent des [histoires
Que nous puissions racon-
ter à nos petits-enfants
Il y a des tas de gens
Qui y trouveraient bien leur
compte
Les derniers coups des fils
à papa avant
la grande descente
Oui, ça les arrangerait
Les gagne-petit
Et ceux qui distribuent les
aumônes
Et voici déjà que les temps
fraichissent
Quelques uns restent au
chaud chez eux
A parler des temps meil-
leurs
Et des histoires d'alors.
[...]

Prête-moi ta nostalgie, je te passerai mon double album

des chaussettes noires

Il est difficile de ne pas tremper un orteil dans ce grand bain de nostalgie. Pourquoi pas, si c'est l'occasion d'éclairer certaines origines : celles de la crise sociale dont les feux s'étendent et dont les trentenaires d'aujourd'hui ont connu les premiers brasiers autour de leur 18-20 ans. Pourquoi pas, si c'est l'occasion de mettre à mal quelques images d'Epinal de la radicalisation...

Plantons le décor : la politique certes, sur le grand podium « Kennedy, Kroutchev et Mac Milan », comme chantant les *Chats sauvages*, De Gaulle aussi, bien sûr, mais il n'entraîne pas dans la riez de « 20 en amour ». Surtout, le cauchemar algérien qui venait de finir et l'horreur vietnamienne qui commençait. Mais ceci, n'est qu'un versant de l'histoire. Il y avait aussi ce qui passe au travers des mailles des livres d'histoire et des Grandes Retrospectives, et qui n'est pas du vent pour autant : le premier cheveu qui passait par-dessus l'oreille impitoyablement condamné au coiffeur, nos chemises nylon-et-cravate qui faisait convenables dans les surbouts, *Andromaque*, que nous commençons à prendre sérieusement en grippe sur les bancs du lycée. Des petits ruisseaux qui allaient alimenter le fleuve d'une grande révolte, d'un grand Ralbol, comme on dit maintenant.

Même ceux qui lisaient alors, en cachette, la *Question* — ils n'étaient pas le plus grand nombre — ne sont pas sortis gauchistes ou tout simplement révoltés, armés de pied en cap, de la cuisse de Ben Bella. Nos premières révoltes se sont formulées, plus massivement, en rythme et en chansons. Un bruit dont la nature subversive tenait à ce qu'indignait et incommodait « les vieux ».

Sans doute, ce « bruit » n'a-t-il pas suffi il s'en faut de beaucoup, à nous conduire au bout du chemin-Mai 68. Mais il a couvert d'autres bruits, ronrons familiers de

l'Ordre, bruits du catéchisme, des remontrances paternelles, des cours magistraux où l'on entend voler une mouche.

N'empêche que nous nous sommes bien fait avoir quand même : par un certain Filipacchi, notamment. Rappelez-vous trentenaires : on ne disait pas Filipacchi, on disait *Daniel*, on ne disait pas *Salut les copains*, on disait *SLC*, ça n'était pas encore un canard, c'était une émission de radio. Ça commençait à 17 heures. Nous cavalions en sortant du lycée, du boulot, pour ne pas en rater une miette. Et nous nous faisons avoir. Parce que Filipacchi s'y entendait comme un chef à balancer sur nos premières révoltes la neige carbonique de ses ersatz de rock'n roll, mijotés chez M. Barclay. Nous voulions les rythmes et les cris qui résonnaient comme les bruits de ville et d'usine qui rendent dingue, Gene Vincent, Eddy Cochrane et *Daniel*, bon prince, nous servait le brouet du pseudo rock français où l'inconvenance du bruit se dissolvait dans la guimauve de paroles : « *Chérie, oh ! Chérie, souris-moi je t'en prie, je suis heureux quand tu souris*, etc. Ça c'était les *Chaussettes noires*, pionniers du rock ringard made in France. Les grands maîtres anglo-américains que vénérèrent *Daniel* crachaient un feu sauvage, portaient blousons rivetés et botoes de cow-boy, quinze ans avant nous ; mais notre alchimiste s'entendait à transformer à notre usage toute cette violence en gentil folklore scout, tapez dans vos mains, les copains. L'irréductible Vince Taylor, qui brandissait une chaîne de vélo et faisait des émules, était descendu en flammes, banni par *SLC*. Halliday, lui, laissait au vestiaire ses allures de mauvais garçon et montait à la bourse des valeurs sûres, avec la gentille Sylvie comme antidote à ses restes d'exubérance.

Les paroles rapportées firent le reste : on ne casse pas les chaises et les

vitres au son de « *Et j'entends siffler le train, que c'est triste un train qui siffle dans la nuit* »...

Drôle d'allure

C'est sans doute pour ça, qu'un jour, en 1965 ou 1966, il



« Antoine, ma mère m'a dit fais-toi couper les cheveux ».

Il y a eu à la télé ce type aux allures démentes : cheveux d'une longueur incroyable, à peu près celle des tifs d'un rédacteur moyen de *Rouge* aujourd'hui, un jean rapiécé des bottes éculées et — non, mais ça va pas la tête — une chemise à fleurs. Comme toujours, lorsque la vraie nouveauté nous cogne au cœur de l'estomac, nous n'avons pas bien compris de quoi il retournait, quand nous avons entendu, pour la première fois, sa chanson manifeste : « *les Elucubrations* » (« *Ma mère m'a dit Antoine vas-te faire couper les cheveux, je lui ai dit ma mère dans vingt ans si tu veux, oh yeah !* » Le pitre était vraiment incongru, il n'avait pas l'impeccable coupe au rasoir d'Eddy Mitchell, ni le nœud pap gentil des *Pirates*, il ne pompait pas éhontément Gene Vincent, chantait comme un pot, ne savait pas trois accords de guitare, bref, c'était un provocateur. Il ne nous faisait pas taper dans nos mains comme Richard Antony et crachait une toute autre révolte que celle de *Dactylo rock* (« *Elles*

travaillent le jour et la nuit, et parfois même le samedi »...)

Petit à petit, nous l'avons écouté, ce type qui mettait en pièces le rock-twist ersatz que servait M. Barclay dans nos surbouts où un serrement de main prolongé du « sexe opposé » (Guy Béart) prenait des allures de furie érotique. Et il nous a glissé deux ou trois idées inconcevables, le mal embouché, qui n'ont pas été perdues pour tout le monde. Idées qui ont aujourd'hui une petite allure simplette, sur l'amour, la guerre, la famille. Mais qui, à l'époque ont fait tilt dans nos têtes.

Écoutons ce qui s'appelait cracher dans la soupe à l'époque, et mesurons le chemin parcouru : « *Notre monde entier s'effondre / les spectres sortent de l'ombre / les Indiens se font la guerre / Mahatma n'a pas su faire / la bombe est prête à sauter / le bouton à s'enfoncer / des avions tournent sans cesse / des enfants déformés naissent / le racisme existe encore / malgré tous ceux qui sont morts / au nom de la liberté / combien de gens sont tués / ne voyez-vous pas mes frères / où se dirige la terre.* » (Antoine, la *Guerre*)

Nos archives

Curieuse sensation. Lorsque nous réécoutons ces paroles et cette musique que le recul applatit sans merci, nous sentons le vacillement de la vie bien ordonnée de ces années, nous reconnaissons tous les bourgeons de la crise de l'existence sociale telle qu'elle est aujourd'hui éclosée. Précieuse archive de ce bourgeonnement, la chanson d'Antoine présente le même souffle et sur les mêmes accords de guitares les premiers grands refus de la jeunesse, la route, la défonce, l'amour sans mariage et les premiers feux de la conscience politique, sur toile de fond de

guerres impérialistes, d'assassinats politiques et de « chausseries qui frappent à l'ONU ». A l'aube d'une époque, avant que ne divergent les voies de la conscience politique naissante et celles du vécu foisonnant de la crise sociale. Mal élevés, Antoine, nous a aidé à la devenir, comme l'écrivait naguère un camarade à propos des Rolling Stones. Mais, certains l'ont suivi sur le chemin de « l'autoroute européenne » ou de la défonce (« *la fumée dans les yeux* », déjà...) et d'autres sur celui de la guerre aux massacrés au Vietnam et ailleurs.

Après Mai 68, ces routes ont divergé plus que jamais. Et Mai 68 est passé par dessus la tête de ce témoin d'un moment qui s'est vaguement survécu en chantant des cucuteries platement cyniques : son groupe, *les Problèmes*, bouffé par le show-bizz, a donné naissance à une pompe à fric minable qui s'appelle *les Charlots*... Le capital, grand alchimiste, continue de transformer sa merde en or.

A. B.



« Daddy long legs », « Papa longues jambes », Chuck Berry

A lire en fredonnant

Séquences spéciales sur les postes de radios périphériques, ou albums « recollection » édités par les grandes maisons de disques, on n'échappe pas au retour en force des « tubes » des années soixante. Pour ceux qui faisaient leurs premières armes

Les photos des magazines d'alors donnent une petite idée des protagonistes. Les filles : cheveux crépés, noués en couettes ou mises en plis soignées. Le maquillage est sage, prohibé le plus souvent. Le pantalon n'est pas bien vu. Les mecs : coupe au rasoir, oreilles et nuques bien dégagées. Un peu de « Pento » pour la mèche sur le front (la banane quoi.) La cravate est de rigueur. De même le futsal bien repassé, avec feu de plancher. Un monde bizarre, plein de Clearasil, de Coca-Cola, de Rosy-Collège, de Mobylette. Les lycées sont rarement mixtes. On se rencontre pourtant. Où ? Dans les boudoirs, le samedi soir.

Danser

Johnny : « On a semaine faite pour travailler, sans relever la tête de son métier, on se fait une fête : la joie est là, la joie est là, à la venue du samedi soir. » Mais la terre promise se situe sur le territoire familial. Y accéder suppose de longues négociations. Sheila : « Depuis plus de cinq ou six mois j'avais vainement essayé d'inviter des amis chez moi, pour ma première surprise-partie. » Ils permettent, enfin, inévitablement.

Danser ! Quoi ? Le bop, le rock, et puis le twist, le madison, le masched-potatoes, etc. Peu importe, d'ailleurs.

Sylvie : « Dansons. Qu'importe l'air que nous entendons : dansons. » Le plaisir des rythmes ? Oui, mais pas seulement. Sylvie : « Ce soir, je serai la plus belle pour aller danser. Car je veux éclipser toutes celles que tu as aimées, aimées. » La boum, c'est le lieu de rencontre, c'est la joute, le lieu de conquête, où chaque geste compte. On peut bien faire n'importe quoi sur un masched-potatoes. Quand vient le moment des rituels « Sag warum » ou « I can't stop loving you », on fait gaffe au partenaire. Heure des aveux voilés. « Laisse mes mains sur tes hanches, ne prends pas cet air furibond. »

Les flirts sont sages. Françoise : « J'suis d'accord pour le cinéma, le twist, le cha-cha, j'suis d'accord pour tout ce que tu voudras, ça peut durer peut-être une mois ou deux, si tu ne me d'mandes pas d'aller chez toi. » Le prétendant renâcle-t-il ? Se fait-il pressant ? Françoise : « Baby, si tu n'es

pas content, je crois bien que ça signifie que tu ne m'aimes pas comme tu le prétends et que tu m'as menti. » Toi !

Flirter

Une liaison se noue. Pas faite pour être durable, elles instaure des rapports qui laissent rêveurs. Richard : « Je suis le genre de gars qui ne pense qu'à s'amuser, je cours de fille en fille, je n'en ai jamais assez, je vais de gauche à droite essayant de les tomber, eh ! oui, je vous l'avoue, c'est bien ça mon grand péché. On m'appelle le vagabond. Je cours de fille en fille, et sans jamais me reposer, je cherche les plaisirs faciles et quand je peux flirter, là je marque un temps d'arrêt. »

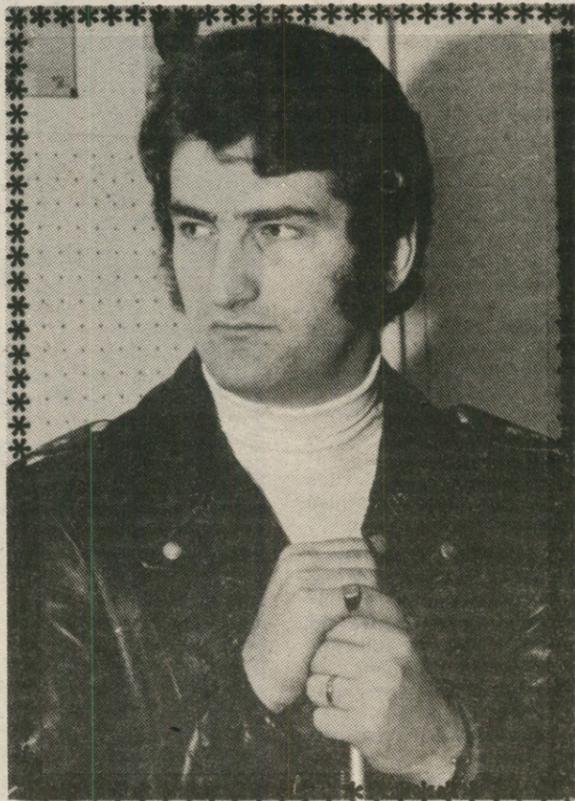
C'est un tantinet cynique, mais on remarquera qu'il ne s'agit que de « flirter ». Elle, qu'en pense t-elle ? Françoise : « Oh ! Oh ! Chéri, oui, j'aime tout ce que tu fais. Oh ! Oh ! Chéri, car tu ce que fais est parfait. » Félicité sans limite, cette moderne jeune fille ne manque pas de mettre les points sur les « i ».

Françoise : « La colère te va très bien, ma foi, et quand tu passes tes nerfs sur moi, oh oui chéri, c'est plus fort que moi : j'ai chaud, j'ai froid, oh ! oh ! ah ! ah ! » Mais tant de bavardages soumis peut agacer. Eddy : « Tu parles trop, j'entends du soir au matin les mêmes mots, toujours le même refrain. »

Rompre

Qu'importe. Le seul crime sentimental : c'est l'infidélité. Ça, ça ne se pardonne pas, que le coupable soit le garçon ou la fille. Les Gam's : « Fich' le camp Jack et ne reviens plus jamais, jamais, jamais, jamais. » Il proteste de sa bonne foi ? « Tais-toi, tu mens, tu n'es qu'un coureur, avec elle je t'ai vu, c'était pas ta sœur. » Eh, oui, dans ces flirts gentils et incolores la passion n'intervient qu'au moment de la rupture. Comme toujours, c'est elle qui donne son sens à l'histoire. Richard : « Si seulement, tu m'avais dit la vérité, nous ne serions pas sur le point de nous quitter, j'aurais pu comprendre, j'aurais compris, mais puisque ce sont les autres qui me l'ont dit, deux fois tu as triché, à présent tu peux t'en aller. » Rude répudiation. Elle n'exclut pas les come-back. Mais, seule la fille qui par définition est « accrochée » et manque de dignité peut en prendre l'initiative. Sylvie : « Je ne

sentimentales entre la fin de la guerre d'Algérie et Mai 68, le coup est un peu rude. La sentimentalité twistée de l'époque n'évoquait guère la soif de « nouveaux rapports »



« Eddy sois bon ». « Schmol » dit Eddy Mitchell en 1968. Les « chaussettes noires » n'existent plus. « Schmol » commence une carrière de rocker un peu sage.

vois que toi, vous marchez tous les deux, tu as l'air heureux, et ça me fait mal. » Françoise, plus veule encore : « Je veux qu'il me revienne, car c'est lui que j'aime, dis-lui, dis-lui pour moi. » Elle sait pourtant ce à quoi elle s'expose : « Je me souviens de tous les mensonges qu'il m'a dit, mais c'est lui que j'aime, je suis prête à recommencer, puisqu'on dit qu'il a du regret, puisque j'ai trop de peine : je veux qu'il me revienne. »

Petit jeu où la fierté n'est mise en avant que pour mieux valoriser la capitulation. Françoise : « Va prendre un tambour, pour aller annoncer que tu m'as fait la cour. Et que ça a marché. » Rien ne pèse vraiment. Françoise : « C'est le temps des copains, le temps de l'amour et de l'aventure, quand la vie va et vient, qu'on ne pense à rien, malgré ses blessures. Car la vie suit son cours, ça dure toujours, on s'en souvient. »

Se marier

Les blessures ? La solitude est la pire de toutes. « Tous les garçons et les filles de mon âge vont ensemble dans les rues deux par deux. Oui, mais moi, je vais seule, par les rues, l'âme en peine. Oui, mais moi, je vais seule, car personne ne m'aime. » Johnny, lui, hurle : « Je suis seul ! Désespéré ! » Ça passe vite. Et puis, tout ce petit monde pense au mariage. Car la rigolage n'a qu'un temps. Claude : « Moi, je voudrais bien me marier, mais pas avant trente ans. Car je veux tout connaître avant. » Une fois dénié le jeune mâle vers qui se porteront tendresses ? Claude : « Si tu veux être heureux pour le reste de ta vie, n'épouse jamais une trop jolie fille. Epouse plutôt une fille gentille. Elle te donnera trois garçons et cinq filles, et c'est ça le vrai bonheur après tout. Elle te cuisinera de bons petits plats, fidèle et tendre, elle sera toujours là. » Edifiant.

Voilà. On comprend qu'une chanson, une toute petite chanson ait un peu perturbé tout ce fratrias. Michel : « Moi, je voudrais faire l'amour avec toi, simplement faire l'amour avec toi. »

Dernier conseil : quand vous chantonnez les airs de votre jeunesse, les copains, évitez de mettre les paroles. Ça fait mal. Très mal.

J.-F. V.

Télévision

TF 1

- 12.35 Le monde merveilleux de la magie
- 13.00 Journal
- 13.35 Natation : championnats d'Europe
- 13.50 Anna Magnani spécial : l'automobile 1972 Avec Vittorio Caprioli. Anna Magnani interprète une prostituée d'âge mur, solitaire, dont toute l'affection frustrée est reportée sur une superbe voiture. Un week-end, elle emmène dans la bagnole deux jeunes gens...
- 18.05 Pour les jeunes
- 18.20 Les mystères de l'Ouest
- 19.20 Actualités régionales
- 19.45 Candide caméra
- 20.00 Journal
- 20.30 Au théâtre ce soir : Enquête à l'italienne Pièce policière de Jacques de la Forterie. Regardez plutôt FR 3.
- 22.30 Allons au cinéma Extraits de l'Amour en herbe de Roger Andrieux, du Dernier des Géants de Don Siegel, de Dona Flor et ses deux maris de Bruno Barreto.
- 23.00 Journal

A 2

- 15.00 Le monde en guerre : demain, il fera plus clair La campagne de Birmanie, 1942-1944.
- 16.00 Aujourd'hui madame
- 16.55 L'homme à la valise
- 17.45 La vie des insectes : Les criquets, la septième plaie de l'Egypte.
- 18.10 Vacances animées
- 18.45 Flash d'information
- 18.55 Des chiffres et des lettres
- 19.20 Actualités régionales
- 19.45 En ce temps-là, la joie de vivre
- 20.00 Journal
- 20.30 La chasse aux hommes
- 21.25 Ah ! Vous écriviez ? Emission de Bernard Pivot, avec les écrivains Noël Devaulex et Camille Lemerrier plus M. Guy des Cars qui remplit un volume de copie merdique tous les ans depuis 1941.
- 22.20 Journal
- 22.30 Super stars

FR 3

- 19.20 Actualités régionales
- 19.40 Pour la jeunesse
- 19.55 Flash journal
- 20.00 Les jeux de vingt heures
- 20.30 Le monde secret des reptiles Les descendants des dinosaures : le dragon de l'île de Komodo (océan Indien), des serpents, crocodiles et tortues de toutes sortes. Prix du meilleur documentaire américain au festival mondial de télévision d'Hollywood 1976.
- 21.25 Planètes indigènes : planète Baruya Cérémonies des indigènes Baruya, des îles de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, où la femme est niée, écrasée, méprisée. Emission à laquelle ont participé les anthropologues Claude Lévi-Strauss et Maurice Godelier.
- 22.15 Journal

VACANCES EN FETES

Ouvert en août à Montpellier

Sur la route, militante ou pas, des vacances, une auberge pas comme les autres à Montpellier : l'Ostal.

Après une année d'expérience de gestion collective et de diversification des activités (sérigraphie, photo, bouffe bio, musique, etc.), le collectif, aujourd'hui fortement rétréci, tente de faire face aux échéances financières pressantes (un million ancien de dettes) avant que les curés ne reprennent les locaux en octobre.

Alors, ce n'est pas le moment de ne pas y aller. Vous partez en Espagne ? Ce peut être sur la route. Au retour également. Si vous allez carrément à Montpellier, vous seriez imparadonnables de ne pas trouver le 23, rue de la Providence. Si vous êtes perdus, vous pouvez même téléphoner : 72.58.69. La nuit coûte 9 F, petits déjeuners, sandwichs et boissons non compris évidemment. Ce n'est pas l'armée du salut et ils ont des dettes. Autant dire qu'un soutien financier serait le bienvenu : Association rencontre et culture l'Ostal, CCP 15 77 90, Montpellier 34 000.

Ouvert en août à Paris

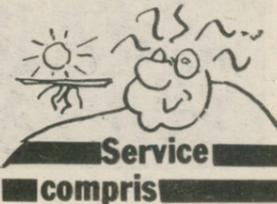
Nous avons des canailles parmi nos amis et ils sont ouverts tout le mois d'août, à Paris. Nous aussi. Eux, ce sont un restaurant. Nous, un journal. Ils sont un meilleur restaurant

que nous qui ne sommes qu'un journal pas très bon. Mais c'est chez eux qu'on peut manger pour pas trop cher. « La Canaille », rue Crillon, dans le IV^e. C'est à 74 pas de la Bastille.

Concert d'Elvin Jones en quintette au bord de la Seine, pont Sully, le 19 août à 18 h 30, pour la somme modique de 20 F. S'il pleut, le concert aura lieu quand même.

Des chantiers

Que ceux que ça intéresse sachent qu'il reste des places sur les chantiers de travail en France, en Allemagne et en Grande-Bretagne. Il faut vous adresser à Concordia, 27, rue du Pont-Neuf, 75001 Paris, tél : 233.42.10. Ces chantiers travaillent en milieu rural et construisent la plupart du temps des équipements collectifs : aménagement d'auberges communales, construction de foyers ruraux, aménagements d'abords de villages... Bien sûr, ces travaux sont financés par l'Etat et Concordia était en 1950 très lié au CNPF. Depuis, des éloignements progressifs, des relations suivies avec d'autres organisations non-gouvernementales, sous l'égide de l'Unesco, leur ont permis de définir leurs objectifs eux-mêmes. Objectifs largement orientés maintenant vers la défense de l'environnement. Le chantier stage franco-allemand, du 1^{er} au 15 octobre, est sur le thème : « Les menaces qui pèsent sur l'environnement : l'industrialisation et l'implantation de centrales nucléaires. »

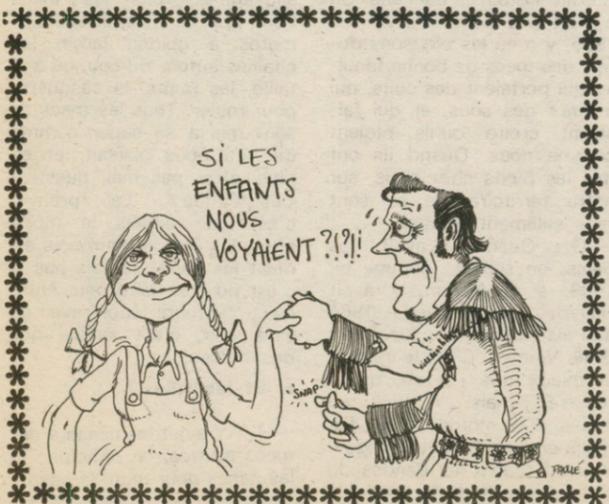


Logement à Rennes

Quelqu'un pourrait-il me loger à Rennes en septembre ? Je participe au frais de loyer. Tél : 59.05.98 (aux heures de boulot), demander Hervé.

2 places pour la Côte

J'ai une voiture et je cherche deux personnes pour descendre lundi matin sur la Côte d'Azur. On partagera les frais. Téléphoner entre 14 h et 16 h dimanche au journal. Demander Didier.





Rock'n roll et blousons noirs

A part « Jailhouse rock » (le rock du bagne), Elvis Presley c'est de la soupe. Un type qui chante mieux « Petit Papa Noël » que Tito Rossi, et encore. Ceux qui sont encore plus durs disent que c'était leur Johnny Hallyday aux Américains. Ses bondieuseries et son ralliement à « l'américain way of life » leur sont restés en travers de la gorge. L'art de vivre « américain », ils s'en battent l'aile les rockers, et le bel Elvis en fringant G.I., ce n'est pas du tout leur genre. Nous publions l'interview de Gérard et Tison, deux anciens blousons noirs qui n'ont jamais « décroché », ceux que l'on appelle « les rockers ». Pourquoi parler des rockers ? Ne sont-ils pas les témoins dérisoires d'un passé révolu ? Les bandes des blousons noirs n'ont-elles pas définitivement disparu ? Le fait est qu'une imagerie collective s'est imposée : des friemeurs gominés au regard sombre à la James Dean, imitateurs des roulements d'épaules de Brando et définitivement rivés au rock des années 1960.

Image rassurante. Il n'est pas rare de voir de jeunes bourgeois s'affubler du blouson de cuir noir, autrefois symbole de déchéance sociale, et si longtemps abhorré. Car une autre image subsiste, moins rassurante : on se rappelle que les blousons noirs étaient des « voyous », très violents de surcroît. Des années 1960, il reste un mythe, que la mode rétro a formalisé, voir caricaturé, faussant ainsi sa signification profonde. A travers leurs souvenirs, Gérard et Tison nous restituent l'atmosphère et le sens véritable d'une révolte qui concerna essentiellement les jeunes des quartiers populaires de Paris et de la banlieue : la rébellion d'une jeunesse

promise à l'esclavage salarié et qui le refusait instinctivement. Le recours à la violence ne s'explique pas parce que ces jeunes « étaient tout juste bons à cogner », comme disaient ceux qui possèdent le privilège de son usage, ceux qui commandent aux flics et dans les usines. Prendre ce droit, c'était acquérir une dignité. De sous-hommes enchaînés au travail, ils se transformaient en « sur-hommes », grâce à la bande. Il fallait vivre rageusement une vie qu'ils n'avaient pas choisie. Le rock'n roll, c'était un style et un langage communs. L'urbanisation accélérée, la mort des vieux quartiers, ont tué les grandes bandes, et le mythe. Nostalgie ?

Mai 1968 a politisé en profondeur la révolte de la jeunesse, lui donnant un contenu et une cible. Les blousons noirs frappaient dans le vide d'une société dépolitisée, saturée de stalinisme et de gaullisme. La violence est devenu un fait politique de masse. Les manifestations étudiantes et lycéennes se sont frottées aux flics et les jeunes ouvriers et apprentis ont fraternisé en maintes occasions.

A Melun, à Malakoff, les « anciens » constituent des associations ou des clubs, pour nouer des liens avec les « nouveaux ». Ainsi à Villiers-le-Bel où Gérard préside l'association « Rock'n roll forever » (1) Rock et moto. Succédané des bandes d'autrefois ? Possible. Mais comme dit Gérard : « Notre vie, elle n'a pas changé ». Alors ils continuent, d'une autre manière.

G.Vincent et D.F.

(1) 13, rue Alexis Varagne, 95400 Villiers-le-Bel. 985.06.01



« En 1964, au Palais des sports, Gene Vincent. C'est le machin le mieux que j'ai vu... Y avait au 500 motos... » Gérard.

Walk on the wilde side



Gérard et Tison. « Tous les soirs, on passait au troquet. »

ENTRETIEN AVEC DES ROCKERS QUI N'ONT PAS DECROCHE

— Gérard : J'habitais Saint-Ouen en 1962. A cette époque, c'était la « zone » ; le périphérique n'existait pas ; il y avait pas les HLM. A la place, c'étaient les anciennes fortifications ; disons en gros, là où y a « les puces ». Ça s'appelait « les fortifs ». Y avait tous les voyous, pas mal de manouches...

Je commençais l'école d'apprentissage. On gagnait un peu de sous, 40 bardas par mois. Vu qu'on faisait que huit heures par jour, on allait dans les troquets de la porte de Clignancourt. On était attiré par les mecs de la bande du Sacré-Coeur. On a sympa-

lisé, vu qu'on s'habillait comme eux. A cette époque, les premières « Triumph » sortaient. C'est là que j'ai eu ma première bécanne, plutôt une « Paloma Flash ». Pour nous, à 13-14 ans, c'était le machin idéal. Les mecs qui roulaient en moto avaient 20 piges. Après, j'ai fait partie du Sacré-Coeur...

On portait la patte d'eff, le fendant de la marine américaine, le cuir et les petites bottines pointues : les « San Carlos », de la pompe italienne. On mettait pas de bottes de cow-boy à l'époque. Le Levi's, on le mettait pour aller bosser. Les mecs avaient la

super coupe, la « banane », qui tombait bien sur le front. Les mecs aujourd'hui, se font la « crête de coq », au dessus du front, chez les coiffeurs à la mode. En fait, les cheveux longs, c'était nous, à ce moment-là. Les gens nous appelaient les « zazous ».

● Comment faisait-on partie d'une bande ?

— G. : Oh, rien de spécial... Bien sûr, s'il y avait une frappe, que tu restais à l'écart, tu venais plus. A cette époque des bastons, y en avait pas mal... Y avait toujours des chefs, tu faisais quelque chose de pas ordinaire, t'étais bien vu...

Quand les serins sortaient, j'ai eu des truelles... Des fois, ça se terminait mal : j'ai vu des mecs plantés. N'importe comment, t'étais obligé d'y aller. Si t'étais au dernier rang, ça allait encore... Les bastons, c'étaient de vraies batailles rangées, genre les guerres napoléoniennes. Les mecs se tapaient pas dans la gueule comme dans les films : y avait les mecs forts devant, et ainsi de suite... Ça se battait dans un petit carré : manches de pioche, chaînes à vélo, couteaux...

— Tison : Pour moi, le baston le plus super, ça a été à Argenteuil, dans un bal, en 1965... Y a eu le feu dans la salle, enfin tout... T'avais 150 mecs qui se battaient dans une salle : si les bourres étaient venus, ils en prenaient plein la gueule... De toute façon, à cette époque, les bourres venaient toujours après... Y avait peut-être une vingtaine de bourres pour tout Argenteuil. Y avait pas tous les bâtiments de maintenant, la ZAC.

● C'était prévu à l'avance ?

— T. : Non. On arrivait le vendredi soir au troquet. Après,

on montait au Sacré-Coeur, sur la place. Y avait pas tous les flics qu'y a maintenant. Tu voyais pas les bourres la nuit. On descendait à Paris, à la Bastoche... Là, on rencontrait les grosses bandes : Monceau, Montreuil, République, la Bastille, avec Tarzan, le chef.

— G. : C'était les rivalités entre bandes. Le Sacré-Coeur déclarait qu'il était plus fort qu'Argenteuil. On se disait, tiens, ce soir, on va aller prouver à Argenteuil qu'on est les plus forts, sur leur territoire. Mais en dehors des bastons, quand on rencontrait un mec d'une autre bande, on buvait un coup dans les rades, place Clichy. Un mec, tout seul, d'une autre bande, se faisait pas casser la gueule. Sur les fortifs, on faisait même la fête avec d'autres bandes : on s'invitait, on buvait bien...

● Le café, c'est un lieu de réunion important ?

— G. : Oui, tous les soirs, on passait au troquet. On se voyait, ça discutait dans tous les sens. Toute la journée, tu t'étais payé des cons devant ta gueule, au boulot. Le soir, tu retrouvais tes potes : y a plus de chef, t'es libre de faire ce que tu veux. Tout le monde s'offrait des tournées. Un mec arrivait avec une nouvelle moto : on discutait esthétique... Tiens, tu devrais mettre ça sur ta bécanne, ça ferait mieux... Une nana arrivait : c'était, tiens, elle est choucarde, cette gonze...

— T. : Dans le film avec Brando (« l'Equipée sauvage »), c'est ça. Qu'est-ce que disent les mecs ? Toute la semaine, on bosse. Le vendredi soir, on se barre, on est les rois. On réfléchit pas sur notre sort. On veut plus entendre parler du boulot. On fait ce qu'on veut. Nous, on n'en

avait rien à foutre, d'être en forme pour le boulot, le lendemain.

● La « délinquance », ça consistait en quoi, à cette époque ?

— G. : Tous les mecs volaient, mais tous les mecs bossaient. On avait tous un taf déclaré : mécaniciens, chauffeurs, déménageurs... Les plus jeunes étaient apprentis. Les vols, c'était faire des épicerie, des machins comme ça. Tu cherchais pas tellement le pognon : surtout la bibine. Bien sûr, si on en trouvait, on le prenait. On se disait, tiens, voilà une épicerie : on va choohhurer 10 bouteilles de pinard, 50 bouteilles de bière, on va faire une super-fête sur les fortifs, on faisait des feux de camp, on se saoulait la gueule...

● Vous ne faisiez jamais des incursions dans les beaux quartiers ?

— T. : Non, pas tellement... C'était surtout la banlieue. On n'allait pas dans le XVI^e. En 1965, y a eu les blousons dorés, des mecs de bonne famille, qui portaient des cuirs, qui avaient des sous, et qui faisaient croire qu'ils étaient comme nous. Quand ils ont mis les pieds chez nous, sur notre territoire, ils se sont faits salement frapper.

— G. : Quand y avait des galas, on sortait : comme en 1963, à la Nation, y avait Hallyday, Mitchell... En 1964 au Palais des Sports, pour voir Gene Vincent. C'est le machin le mieux que j'ai vu, qu'on reverra jamais. Y avait au moins 500 motos, avec des mecs en cuir. C'était l'apogée. Y avait toutes les bandes du vieux Paris et de la banlieue. A l'intérieur, c'était très bien. Y a pas eu de cogne. Tous les

mecs, bibine, cigarette, pas de hasch, ça n'existait pas. Bien murgés mais pas complètement. Ça gueulait : Gégène, c'était vraiment l'idole. Tout en cuir, il traînait la patte. C'était beau à voir. Toutes les portes étaient bouclées, y avait pas un flic : ils étaient dehors. S'il y avait eu un incendie, on cramait tous. A la sortie, tu parles, il y avait une méchante exaltation, tous les mecs super-énervés. Si y avait eu des mecs comme aujourd'hui, des privés avec des chiens, à l'intérieur, pendant le concert, ça n'aurait pas duré longtemps.

● C'est Gene Vincent qui a lancé la mode des cuirs ?

— G. : Non. Les mecs, sur scène, portaient plutôt des vestes, casquettes et baskets. Vincent a porté les cuirs après la mort de Cochran : c'était un pote à Vincent. On porte le deuil en noir normalement, lui, il a porté le cuir. Le « rockers », c'est le blouson que porte Brando dans « l'Equipée sauvage ». Tous les mecs l'ont pris ce machin-là... Les motos à guidon large, les chaînes autour du cou, ou à la taille, les gants, la casquette pour rouler. Tous les mecs se sont mis à se saper comme ça : ça nous plaisait, et en plus, c'est pas mal, question « esthétique ». La preuve, c'est que depuis la mode rétro, les fils de bourgeois aiment les cuirs. Je sais pas si c'est pour se faire peur entre eux... De toute façon, avec ou sans cuir, c'est jamais que des bidons.

● Et les filles ?

— T. : Y avait les nanas à des mecs attirés, en principe ; et les nanas pour toute la bande.

Suite en page 5